

# Septembre 1914 à Versigny

**Versigny - Droizelles - Lessart**



*Un village du Valois et  
ses hameaux au cœur de  
l'invasion allemande et  
de la bataille de l'Ourcq*

*Régis Moreau et Pierre Tandé*  
*Association Histoire & Archéologie de Nanteuil-le-Haudouin*

Le 24 septembre 2014 nous nous sommes rassemblés à Droizelles pour rendre un hommage solennel à ces combattants du 357<sup>e</sup> régiment d'infanterie, morts au champ d'honneur le 9 septembre 1914.

A ces soldats morts pour la France, nous avons exprimé notre reconnaissance. La présence des anciens combattants a été un honneur. Ils sont les témoins de notre passé.

La présence d'une délégation militaire, de la gendarmerie, des pompiers et des habitants de la commune a aussi été le rassemblement d'une communauté autour de la fidélité à nos valeurs universelles. Nous avons ainsi souhaité exprimer un hommage solennel à ces soldats, artisans de notre liberté.

Au-delà du souvenir, ces cérémonies du centenaire nous permettent de mesurer le chemin parcouru depuis plus 100 ans et les sacrifices endurés par notre nation pour nous offrir la paix en héritage.

Ce souvenir est donc un devoir et une nécessité pour transmettre à notre jeunesse un message de paix.

C'est dans ce cadre que j'ai souhaité que les documents présentés par l'association Histoire et Archéologie de Nanteuil lors de la conférence du 24 septembre soient rassemblés dans un recueil remis à toutes les familles de la commune.

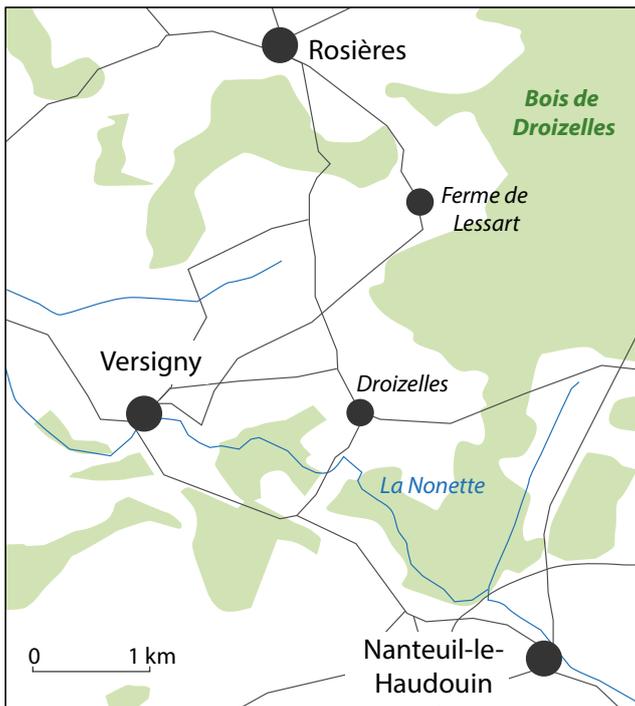
Je tiens à remercier les auteurs, Régis Moreau et Pierre Tandé, pour la qualité de ce travail et la recherche documentaire qui a été effectuée et Olivier Delorme qui a été à l'initiative de cette commémoration.

«Versigny-Droizelles-Lessart : un village du Valois et ses hameaux au cœur de l'invasion allemande et de la bataille de l'Ourcq» retrace donc l'histoire de notre commune en septembre 2014.

Guy-Pierre de Kersaint  
Maire de Versigny

# Septembre 1914 à Versigny

## Versigny - Droizelles - Lessart



*En 1914, Versigny est un village peuplé d'environ 360 âmes<sup>1</sup>, c'est-à-dire sensiblement autant qu'aujourd'hui. Le bourg et son château, propriété du comte Raoul de Kersaint<sup>2</sup>, le hameau de Droizelles et la ferme de Lessart à l'écart du village sont particulièrement marqués par les événements du mois de septembre 1914.*

*Comme la plupart des communes du Valois, Versigny est tout d'abord concernée par l'invasion allemande du début du mois de septembre, suivie par une courte occupation du «pays»<sup>3</sup>.*

*La commune, et surtout son hameau de Droizelles, se retrouve quelques jours plus tard en plein cœur d'un combat particulièrement intense et meurtrier, dans le contexte général de la bataille de la Marne.*

### **Sommaire**

<b>I. L'invasion, l'exode et l'occupation</b>	<b>6</b>
- L'arrivée des « Uhlans »	6
- L'occupation (2-6 septembre)	9
<b>II. Les combats de Droizelles (9 septembre 1914)</b>	<b>15</b>
- Pourquoi des combats à Droizelles ?	15
- Le 317 <sup>e</sup> R.I. dans la fureur des combats	17
- Après la bataille	23

1. D'après le recensement de 1911 (Archives départementales de l'Oise).

2. Raoul de Kersaint (1857-1921) est conseiller général du canton de Nanteuil-le-Haudouin de 1891 à 1919 et maire de Versigny de 1897 à 1912.

3. «Pays» évoque ici la région autour d'un village qui correspondait à l'espace de vie des populations. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, celles-ci ne se déplaçaient que très peu en dehors de cette zone souvent limitée à une trentaine de kilomètres.



Sur cette image représentant l'entrée du village de Versigny, on aperçoit l'église Saint-Martin. Cet édifice, classé monument historique depuis 1907, a quelque peu souffert des combats durant les premiers jours de septembre 1914 :

*«Des morceaux de «marmites» [obus] ont été retrouvés auprès de l'église. Le clocher [...] a été un peu écorné à sa partie supérieure et l'on assure que le bout de la flèche a été légèrement déplacé par la secousse. L'église elle-même porte des éraflures provenant des éclats de «marmites» qui ont manqué leur but ou de balles de mitrailleuses.»*

Edouard Blanc, *Les Allemands dans l'Oise, Sur les traces des Barbares*, Beauvais, 1916, p. 180. (Carte postale : Collection particulière).



L'église Saint-Dieudonné (Saint-Déodat) du hameau de Droizelles, autour de laquelle de durs et d'intenses combats se sont déroulés au cours de la journée du 9 septembre 1914. Onze soldats du 317<sup>e</sup> régiment d'infanterie, morts durant ces combats, reposent dans un carré militaire situé derrière l'église.

(Carte postale : collection particulière ; photographie : «ceuxde2014»).

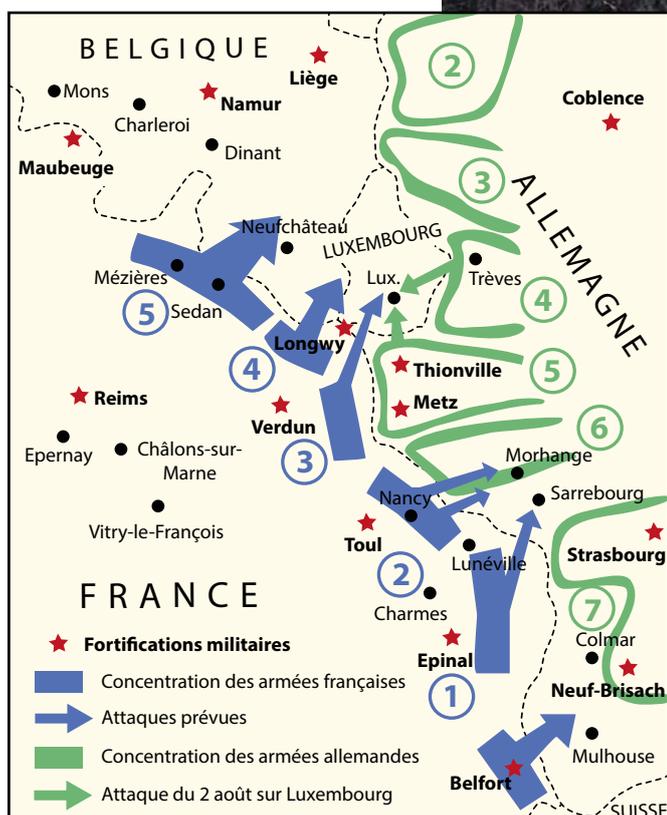
Lors de la mobilisation générale du début du mois d'août 1914, les hommes de Versigny, mais également les chevaux et les mulets sont rassemblés dans les centres mobilisateurs de la région. Les travaux des champs sont interrompus à quelques jours de la moisson ; la plupart des Versigniens mobilisés se rendent à Compiègne où beaucoup ont fait leur service militaire au 54<sup>e</sup> régiment d'infanterie (R.I.). Ils sont rapidement envoyés sur les frontières : le «54<sup>e</sup>», régiment d'active comprenant les hommes âgés de 21 à 23 ans, est envoyé dès le 1<sup>er</sup> août en couverture vers les frontières, dans la région de la Woëvre. Il participe, au sein de la 3<sup>e</sup> armée, à de durs combats en Lorraine du 22 au 25 août, avant de retraiter vers le sud, comme l'ensemble des armées françaises.

Le 254<sup>e</sup> R.I. quant à lui, régiment de réserve du 54<sup>e</sup> régiment et comprenant les hommes âgés de 24 à 34 ans, part de Compiègne le 11 août et est rapidement intégré à la 5<sup>e</sup> armée du général Lanrezac. Après un baptême du feu le 24 août, il prend part le 28, dans le cadre de la retraite des armées franco-britanniques, aux importants combats de la bataille de Saint-Quentin/Guise contre les I<sup>ère</sup> et II<sup>e</sup> armées allemandes<sup>4</sup>.

La I<sup>ère</sup> armée, qui mène l'aile droite de l'invasion allemande, arrive à Versigny le 2 septembre. Les troupes du Kaiser, l'empereur Guillaume II, ne trouvent face à elles que les seuls femmes, enfants et vieillards qui avaient fait le choix de ne pas fuir devant l'envahisseur.



La caserne de Royallieu, caserne de rattachement du 54<sup>e</sup> régiment d'infanterie, mais aussi du 254<sup>e</sup> régiment, régiment de réserve qui n'est mis en place qu'en cas de conflit. Comme le montre la carte postale ci-dessus, les casernements serviront d'hôpital militaire au cours de la Grande Guerre. (Carte postale : collection particulière).



Plan de concentration des forces françaises prévu par le Grand Quartier Général français à la suite de l'invasion du Luxembourg par l'Allemagne le 2 août 1914. (D'après Arthur Banks, *A Military Atlas of the First World War*, Leo Cooper, 2001, p. 25).

4. Pour plus de renseignements sur les régiments de Compiègne, voir le livre du lieutenant-colonel Weill et du lieutenant Delacourt, *Les régiments d'infanterie de Compiègne pendant la Grande Guerre*, Compiègne, 1930. La ville de Compiègne accueillait également un régiment de cavalerie, le 5<sup>e</sup> régiment de dragons, installé dans le quartier Jeanne d'Arc. Voir J.-Y. Bonnard, «L'armée en 1914 dans le département de l'Oise», *Annales historiques compiégnaises*, Automne 2014, n° 135-136, p. 9-18.

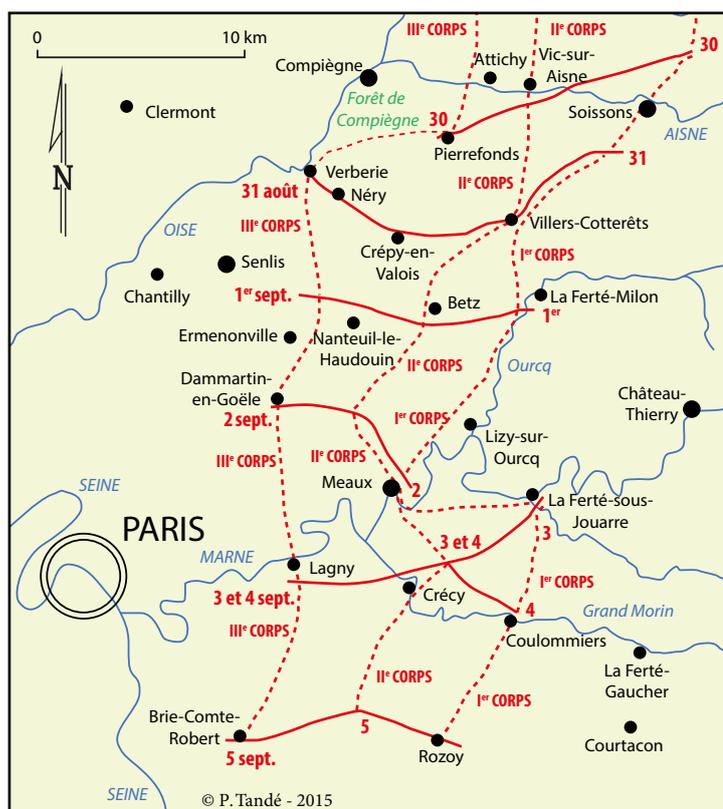
# I. L'invasion, l'exode et l'occupation

## L'arrivée des « Uhlans »

Au cours du premier mois de guerre, les Allemands envahissent la Belgique et entrent en France. La bataille des frontières tourne à l'avantage des troupes du Kaiser et le général Joffre décide d'un repli stratégique plus au sud, sur la Marne ou sur la Seine, pour réorganiser ses troupes.

Face à l'avancée des Allemands, les forces de l'Entente sont forcées au repli et, dans le Valois, ce sont les Britanniques du B.E.F.<sup>5</sup> qui retraitent, entre Senlis et Villers-Cotterêts, suivis de près par la I<sup>ère</sup> armée prussienne. Les Britanniques arrivent le 1<sup>er</sup> septembre dans la région de Versigny, pour se replier dès le lendemain à l'aube en direction de Dammartin-en-Goële.

La présence britannique est donc furtive, mais tout de même marquante car c'est ce repli anglais qui entraîne en grande partie la fuite de la population de Versigny et des alentours.



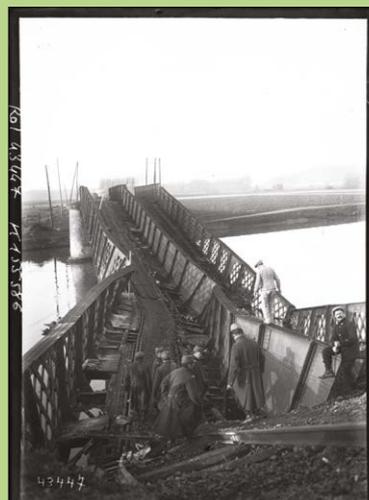
**La retraite du B.E.F. depuis la défaite de la bataille des frontières jusqu'au début de la bataille de la Marne (30 août-5 sept.)**

D'après Brigadier-General Sir James E. Edmonds, *History of the Great War. Military Operations, France and Belgium 1914*, Macmillan & co, London, 3<sup>e</sup> éd., 1933.

5. La «British Expeditionary Force», force expéditionnaire britannique, correspond aux 70 000 soldats professionnels envoyés par la Grande-Bretagne en août 1914 pour participer aux combats aux côtés de la France.

Jean Meunier est le fermier de Lessart, hameau situé à l'écart du village. Agé de près de 40 ans, il quitte sa ferme et sa femme **Aline**, à partir du 13 août, pour se rendre à Compiègne afin de rejoindre son régiment de territoriaux, le 13<sup>e</sup> R.I.T.<sup>6</sup>

Le régiment s'occupe d'abord, à la fin du mois d'août, de la garde des voies de chemin de fer à Estrées-Saint-Denis. Il est forcé de quitter le département de l'Oise le 1<sup>er</sup> septembre face à l'avancée des armées allemandes, après avoir pris le soin de faire sauter le 31 août les ponts de chemin de fer à Compiègne et à Verberie<sup>7</sup>.



Le pont de chemin de fer de Verberie, détruit par le 13<sup>e</sup> R.I.T. de Compiègne avant l'arrivée des Allemands. (1914, Agence Rol, Gallica, BnF).

L'histoire des fermiers de Lessart va servir ici de fil rouge ; cette histoire est exceptionnelle dans le sens où elle a été popularisée à l'époque par la presse nationale<sup>8</sup>. En effet, **Aline Meunier** est rendue célèbre dès 1915 pour ses exploits. Elle est même baptisée «Madame Risque-Tout» par les soldats et c'est donc elle, et non pas son mari, qui tient le premier rôle dans cette histoire.

Nous disposons du journal tenu par la «Dame aux fromages»<sup>9</sup> (autre surnom donné à Aline Meunier) durant le début du mois de septembre 1914. Ce journal nous permet d'avoir un éclairage particulièrement intéressant sur l'invasion des armées allemandes et sur les durs combats de la bataille de l'Ourcq dans ce coin du Valois.

«Madame Meunier, fermière de Lessart [...] semble échappée de quelque roman d'aventures. C'est une forte luronne, aux traits accentués [...]. Son regard franc, la vivacité de ses réparties, sa cordiale bravoure font comprendre que nos soldats l'aient appelée Madame Risque-Tout».

Léon Abensour, «Les Vaillantes sur le champ de bataille», *La nouvelle revue*, 4<sup>e</sup> série, tome 29, mai-juin 1917, p. 18.



6. L'armée territoriale concerne les hommes âgés de 35 à 41 ans. Il existe également une réserve de l'armée territoriale, pour les hommes âgés de 42 à 47 ans.

7. Lieutenant-colonel Weill et lieutenant Delacourt, *op. cit.*

8. Particulièrement à travers un long article du *Petit Parisien* d'E. de Feuquières, le 19 avril 1915.

9. Le journal a été publié par Edouard Blanc, *op. cit.*, p. 182-189.



1. — Quand, au 15 août, le fermier de Lessart, proche de Nanteuil-le-Haudouin, partit pour la guerre, il aurait bouclé son baluchon, gai et content, s'il n'eût laissé sa femme seule avec sa vieille mère. Vaillamment, M<sup>me</sup> Meunier le rassura. Restée seule avec la vieille maman et trois servantes, la fermière — que nos poilus n'avaient...



2. — ... pas encore baptisée M<sup>me</sup> Resque-Tout — fit de grandes provisions de victuailles, enterra son vin et son eau-de-vie, acheta un poignard qu'elle glissa dans son corsage, en disant : « Ça, c'est mon porte-respect ! » et attendit les boches. Ils ne tardèrent pas à venir ! Le 2 septembre, ils envahirent le pays, débordant sur la campagne, allumant des incendies aux quatre coins de l'horizon. Le lendemain, un officier vint réquisitionner à la ferme.

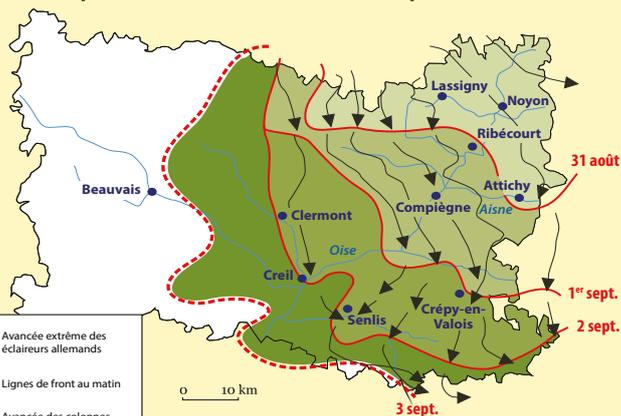
## Face à l'ennemi, fuir ou rester ?

«Mardi 1<sup>er</sup> septembre. — Je suis allée ce matin à Nanteuil au pain. Les routes sont pleines de chevaux, voitures, moutons, etc. Ca nous crève le cœur. Je ne puis partir et laisser maman seule : jamais je n'ai été dans pareille indécision. Je rapporte 100 kilos de farine. La boulangère ferme et part pour Paris avec sa voiture. Les employés viennent de recevoir l'ordre de partir ; le dernier train est dans une heure : « Pressez-vous, me disent-ils ». Je reviens ; je ne sais toujours comment faire.

A Droizelles, tout est fermé [...]. Je suis toujours aussi hésitante».

Extrait du journal d'A. Meunier (E. Blanc, *op. cit.*, p. 182).

Carte des mouvements des colonnes allemandes dans la traversée du département de l'Oise du 31 août au 3 septembre 1914



D'après J.-Y. Bonnard, 1914-1918, *L'Oise au cœur de la Grande Guerre*, 2008, p. 40.

Pour le premier anniversaire de la victoire de la Marne, une version illustrée de l'histoire d'Aline Meunier est parue dans un journal, *La jeune France, Histoire illustrée de la guerre 1914-1915* (n° 26, 5 septembre 1915, Gallica, BnF). Nous en reproduisons ici quelques vignettes.

Les Allemands entrent dans l'Oise le 30 août et les Britanniques en informent les Versigniens. Ceux-ci sont alors placés devant le même choix cornélien que leurs parents ou grands-parents en 1870 : fuir ou rester. Le souvenir de la précédente invasion et l'intense propagande mettant en avant la barbarie allemande affolent une grande partie de la population qui prend la route de l'exode vers le sud comme la majorité des habitants du canton.

Les autorités municipales choisissent également de partir avant l'arrivée de l'ennemi, à l'image du maire Auguste Lhoste (52 ans), de son adjoint Alexis Lindet (50 ans) ou du garde-champêtre Eugène Layen (41 ans). Lorsqu'à son retour d'exode, on demandera au maire les raisons de son départ, il avouera honnêtement qu'il craignait pour lui et sa famille<sup>10</sup>. Les consignes de la préfecture étaient pourtant claires, chacun devait rester à son poste en cas d'invasion. En novembre, la révocation du maire est proposée dans un rapport du sous-préfet de Senlis mais celle-ci n'est finalement pas appliquée<sup>11</sup>.

L'exode de la population est massif mais tous ne s'en vont pas loin ; beaucoup trouvent refuge dans les caves et les bois entre Versigny et Montagny.

D'autres cependant optent pour l'attente, à l'instar d'Aline Meunier, la fermière de Lessart dont le mari est mobilisé depuis bientôt trois semaines. Comme beaucoup, elle prend soin de cacher ses vivres ou d'enterrer sa vaisselle. Elle sait que les Allemands vont se servir et risquent de piller les ressources des habitants.

Les premiers Allemands arrivent à Versigny le 2 septembre ; il s'agit de cinq uhlands<sup>12</sup>, des cavaliers qui viennent en éclaireurs. Ceux-ci rassemblent la population rencontrée dans le parc du château du comte de Kersaint. Pour enrayer les éventuelles fuites, les bicyclettes sont confisquées, cassées et les pneus sont coupés<sup>13</sup>.

10. Archives départementales de l'Oise, Situation matérielle et morale des régions envahies (cote RP 1920) : «Le maire [...] est parti devant l'ennemi parce que — ce sont ses propres expressions — il tenait à sa peau et à celle de sa famille».

11. Rapport adressé au préfet de l'Oise du 10 novembre 1914 (cote RP 1920 des Archives départementales de l'Oise).

12. Les uhlands sont des cavaliers allemands armés de lances.

13. Ernest Legrand, *Histoire de Nanteuil-le-Haudouin*, 1922, réédition de 1989, p. 211.

La 1<sup>re</sup> armée allemande entre dans le département de l'Oise le 30 août et progresse très rapidement, avec des étapes de 30 à 40 km par jour. Le rythme de marche de cette armée en août et septembre 1914 n'a ainsi été que légèrement inférieur au rythme d'avancée des Panzers allemands en France en 1940.

Après la fuite du maire et de son adjoint, c'est finalement l'instituteur, Achille Venèque (58 ans), qui «accueille» les Allemands.

On peut estimer à plus de 100 000 hommes les effectifs allemands passant près de Versigny et de Droizelles du 2 au 5 septembre car deux corps d'armée et demi passent dans le secteur<sup>14</sup>. Les premières troupes allemandes qui entrent dans Versigny appartiennent au IV<sup>e</sup> C.A. et arrivent de Crépy-en-Valois.

Tandis que les troupes de la I<sup>ère</sup> armée allemande progressaient jusqu'alors vers le sud dans la direction de Paris, le général von Kluck, chef de cette puissante armée, choisit de changer la direction de marche de ses troupes. Au lieu d'aller vers Paris, les soldats se dirigent désormais vers le sud-est, vers l'Ourcq et la Marne, dans le but de pourchasser et de vaincre la 5<sup>e</sup> armée française et la force expéditionnaire britannique (B.E.F.), alors en retraite<sup>15</sup>.

Les troupes du IV<sup>e</sup> C.A. poursuivent donc leur marche vers le sud-est, franchissant l'Ourcq puis la Marne. La région de Versigny accueille ensuite des troupes du II<sup>e</sup> C.A. Ce corps arrive de la région de Senlis et vient de participer à de durs combats autour de cette ville et autour de Borest et de Fontaine-les-Corps-Nuds (aujourd'hui Fontaine-Chaalis)<sup>16</sup>. Après une rapide pause près de Versigny et de Nanteuil-le-Haudouin, ce corps prend la même direction que le IV<sup>e</sup> C.A. et franchit à son tour la Marne.

Un dernier corps allemand, le IV<sup>e</sup> corps de réserve, occupe Versigny et ses alentours le 4 septembre. Ces troupes sont laissées en arrière par le général von Kluck et sont chargées de surveiller les flancs de toute la I<sup>ère</sup> armée, et notamment de surveiller les forces françaises se trouvant dans le Camp retranché de Paris. Une division de cavalerie (la 4<sup>e</sup>) appartenant au II<sup>e</sup> corps déjà cité, mais ayant beaucoup souffert face aux Britanniques lors de l'intense combat à Néry<sup>17</sup>, accompagne ce corps de réserve et cantonne à Droizelles.

14. Un corps entier de cavalerie, le 2<sup>e</sup> corps commandé par le général von der Marwitz, traverse au même moment le Valois par la région de Versigny.

15. Ce changement de direction, lourd de conséquences, est visible sur la carte de la page 7.

16. Quand les soldats allemands entrent dans la ville de Senlis, un combat rapide mais intense a lieu entre forces allemandes et forces françaises de la 6<sup>e</sup> armée, quittant les faubourgs de la ville. Les Allemands ont affirmé que des civils avaient participé à ces combats en tirant sur leurs soldats. En représailles de ces actions de «francs-tireurs», si redoutés de l'armée allemande en 1914, une partie de la ville est incendiée et plusieurs otages, dont le maire Eugène Odent, sont condamnés à mort et exécutés.

17. Sur ce combat, voir notamment l'étude d'Y. Debuire : «La bataille de Néry, 1<sup>er</sup> septembre 1914», *Histoires du Valois. Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie du Valois*, n°2, 2012, p. 21-53. Pour une comparaison intéressante entre les points de vue anglais et allemand sur la bataille, voir Rémi Hébert, «Mais qui a gagné la bataille de Néry le 1<sup>er</sup> septembre 1914 ?», *Annales Historiques compiégnoises*, Automne 2014, n°135-136, p. 19-26.

«Le 2 septembre, qui était un mercredi, ils arrivèrent comme le soir tombait. Une avalanche d'hommes, de chevaux, de matériel s'engouffra dans les rues calmes de Nanteuil-le-Haudouin. [...] Il en passait toujours. C'était effrayant ! Il y eut plus de casques à pointe que de branches aux arbres. Le flot s'élargit, déborda sur la campagne, noya les chemins, couvrit les routes. Dans la nuit, les chiens de la ferme aboyèrent furieusement, faillirent rompre leurs chaînes. Sur la lisière des bois, des ombres glissaient, des cavaliers se silhouettaient. Au loin une maison brûlait [...].

**Elle murmura : «Ca y est !... Nous sommes cernés !... Bah ! nous verrons bien !... Et elle alla se coucher».**

E. de Feuquières, «Les Braves gens – Madame «Risqué-Tout», *Le Petit Parisien*, 19 avril 1915.



«Le 3 au matin un officier se présente à la ferme avec une longue liste de réquisitions. La fermière donne les vivres. L'Allemand – honnête par hasard – tend un billet de banque. Elle le repousse. «Je ne veux pas de votre argent... vous pouvez tout prendre à une condition : j'irai et je viendrai à ma guise».

Madame Meunier a son projet. Et, l'officier parti, elle se précipite à l'écurie, attelle le cheval et bourre sa charrette de victuaille. Elle s'est assignée la tâche de ravitailler les blessés français de Nanteuil-le-Haudouin [...].

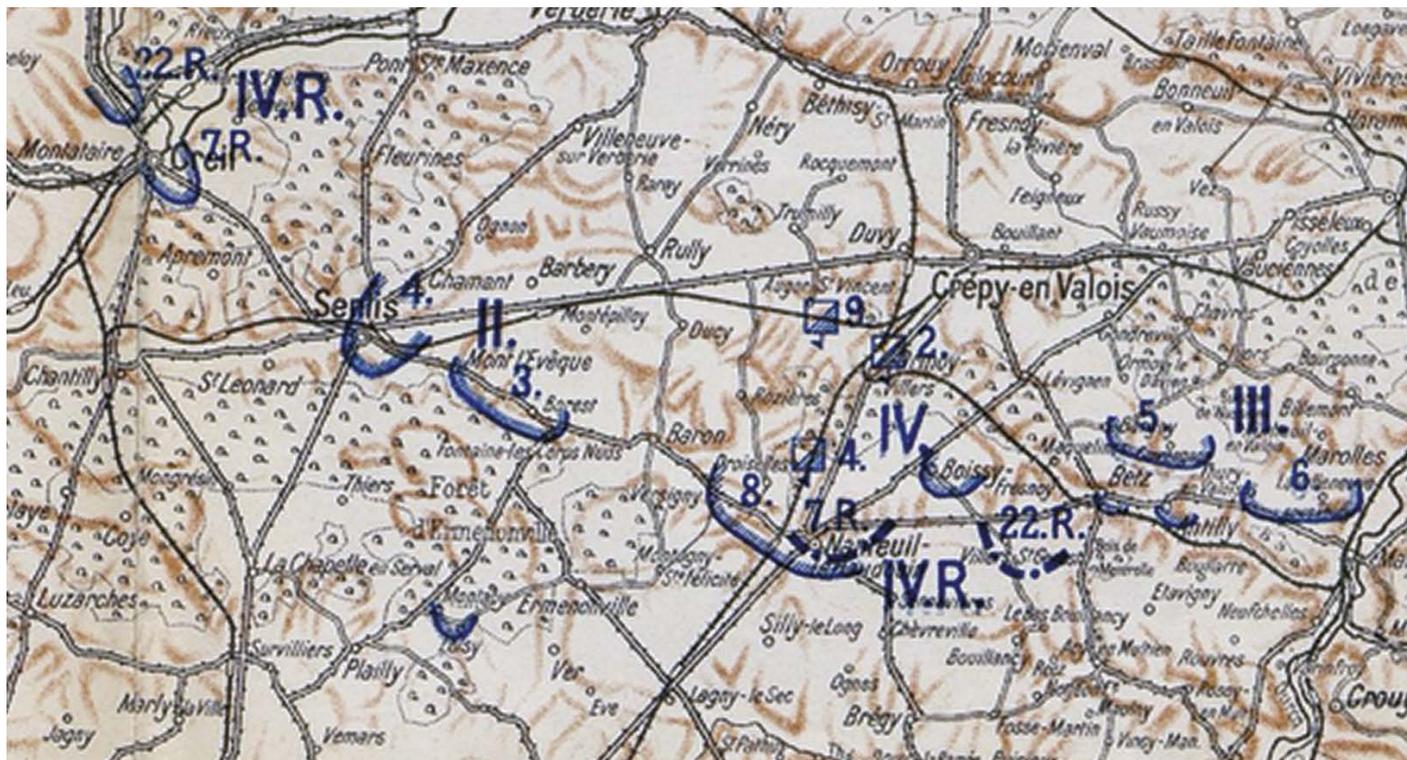
Et c'est un voyage héroï-comique à la rencontre du flot des uniformes gris qui ne cesse de défiler. Sans trembler, madame Meunier passe et lorsque des patrouilles l'arrêtent. «Vivres pour l'état-major allemand !». Pendant huit jours se succèdent ses extraordinaires randonnées.

**Gouailleuse et débrouillarde, la fermière trompe toujours la vigilance des officiers et soldats ennemis. Et nos blessés sont, par elle, pourvus des milles douces qui rendront leur sort moins pénible».**

Léon Abensour, «Les Vaillantes sur le champ de bataille», *La nouvelle revue*, 4<sup>e</sup> série, tome 29, mai-juin 1917, p. 19.



Les soldats allemands qui cantonnent à Versigny ou à Droizelles sont des hommes exténués, affamés et souvent ivres. Le champagne et le vin de France remplacent l'eau dans les bidons de l'armée allemande depuis plusieurs jours. Ces soldats de la 1<sup>ère</sup> armée allemande, qui pour l'instant n'ont connu que des victoires, sont persuadés que la victoire est proche et qu'ils prendront Paris d'ici quelques jours (voir encadré p. 13).



Carte représentant les positions allemandes dans la soirée du 2 septembre 1914.

Le IV<sup>e</sup> CA et la 4<sup>e</sup> division de cavalerie cantonnent autour de Nanteuil et de Versigny ; le II<sup>e</sup> CA se trouve encore dans la région de Senlis alors que le IV<sup>e</sup> corps de réserve se situe dans la région de Creil.

(Carte issue de : *Weltkrieg 1914 bis 1918*, Band 3. *Der Marne-Feldzug. Von der Sambre zur Marne*, Reichsarchiv, 1926, carte n°2, p. 448).

## L'occupation (2-6 septembre)

Comme dans les autres communes envahies du Valois, les belles demeures, les châteaux et les grandes fermes sont réquisitionnés par les officiers et les sous-officiers. Quant aux soldats, ils dorment le long des rues et des routes ou dans les champs et «vivent sur la population».

On ne constate pas sur la commune de Versigny de réelles «atrocités», pour reprendre les termes de l'époque, mais on y relève néanmoins quelques exactions. La mairie a été pillée et saccagée, tout comme le château de la famille de Kersaint. A la mairie, les papiers municipaux sont jetés dans la cour et les «soudards» allemands essuyent leurs bottes sur l'écharpe du maire<sup>18</sup>. Dans les fermes, les chevaux sont enlevés. Des «tentatives de violences» ont lieu sur des jeunes filles mais aucun viol n'a été signalé<sup>19</sup>. On rapporte également qu'une maison de Droizelles, celle de «monsieur Ferdinand», aurait été incendiée en raison de l'origine alsacienne de ses occupants<sup>20</sup>.

Le «château Bacot» à Droizelles. Comme les autres belles demeures de la région, il fut occupé par plusieurs états-majors allemands. (Collection particulière).

18. Edouard Blanc, *op. cit.*, p. 178.

19. Archives départementales de l'Oise, Situation matérielle et morale des régions envahies (cote RP 1920).

20. André Coffin, *Histoire de Nanteuil-le-Haudouin au 20<sup>e</sup> siècle*, Association Histoire et Archéologie, 2007, p. 278 ; Edouard Blanc, *op. cit.*, p. 179.



«Lundi 7 septembre — Je n’y tiens plus, je vais aller voir s’il y a des blessés du côté de Droizelles. Tout est saccagé, ils ont pillé partout ; il y a des chevaux morts partout, des vaches, de la volaille, etc. : c’est déjà une peste.

### **Je pousse jusqu’à Nanteuil.**

### **C’est comme à Droizelles, tout est pillé [...].**

L’hôpital regorge de blessés ; le pharmacien est parti ; il n’y a que deux femmes pour les soigner et elles n’ont plus rien. Je retourne chez moi chercher des provisions : sucre, fromage, œufs, draps, chemises, tilleul, eau-de-vie, etc. [...].



Je retourne à l’hôpital où commence pour moi un véritable martyre. Les blessés affluent : les uns boiteux, d’autres rouges de sang dans les autos.

Quelle vision d’horreur ! Jamais je ne pourrai l’oublier. Quelle douleur d’entendre toutes ces plaintes sourdes et les mourants qui appellent : « Mon petit garçon ! Ma petite fille ! Maman ! » Ça vous fend le cœur !»

«Mardi 8 septembre — J’ai distribué à nos soldats une quarantaine de fromages. Ils me prenaient d’assaut, les chefs aussi : « Encore un, madame ! ». Ils n’avaient qu’un peu de pain et des pommes à cidre. Ils étaient si heureux que je regrettais de n’en avoir pas apporté plus.

**Les soldats m’avaient surnommée «Madame Risque-Tout» ou «la Dame aux fromages».**



6. — Elle revint chaque jour et, grâce à elle, les blessés eurent toujours des œufs et du lait. Il advint même qu’un médecin la surprit glissant une large pièce blanche dans la capote d’un chasseur qui allait être emmené prisonnier.

Extraits du journal d’A. Meunier  
(E. Blanc, *op. cit.*, p. 184-186).



Le château de Versigny, propriété du comte Raoul de Kersaint, fut occupé par plusieurs états-majors allemands en septembre 1914. (Collection particulière).

## L'hôpital de Nanteuil

Dès le 2 septembre, le major allemand Wyrsh, passé par Versigny en venant de Baron, prend possession de l'hôpital de Nanteuil où sont rassemblés les soldats blessés lors des combats des 1<sup>er</sup> et 2 septembre. On y trouve aussi bien des Français que des Allemands. Ils sont cependant séparés sur place pour les soins. Mademoiselle Mercier, aidée de quelques personnes, assure des soins et l'hôpital reçoit des vivres grâce à l'aide de «Madame Risque-Tout» de Droi-zelles.



(Collection particulière).

Quand les combats de la bataille de l'Ourcq commencent, les Allemands viennent de partir et le village est alors occupé par les forces françaises du 4<sup>e</sup> corps d'armée, commandé par le général Boëlle. Avec les combats, de nouveaux blessés, tant allemands que français, affluent très nombreux à l'hôpital de Nanteuil.

Les malades et les vieillards, ne pouvant plus occuper l'hôpital militarisé, sont recueillis dans la maison de Joseph Bacot à Nanteuil. Ils y reçoivent des soins par les sœurs de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny<sup>21</sup>.

21. Ernest Legrand, *op. cit.*, p. 212. La «maison Bacot» correspond aujourd'hui à la perception de Nanteuil-le-Haudouin, située rue Gambetta.

## «Les Barbares au château»

«[Le château de Versigny] attira naturellement l'attention des états-majors allemands [...]. Ce fut pendant quelques jours une véritable caserne d'officiers prussiens [...].

Dix fois par jour, le concierge [monsieur Pé-lardy] recevait de nouveaux ordres pour de nouvelles réquisitions : tantôt c'était de l'avoine, tantôt du savon, et notre homme devait s'exécuter sur le champ ; pas d'explications : «Allez, frou-t ! frou-t !» lui criait l'officier en frappant du pied.

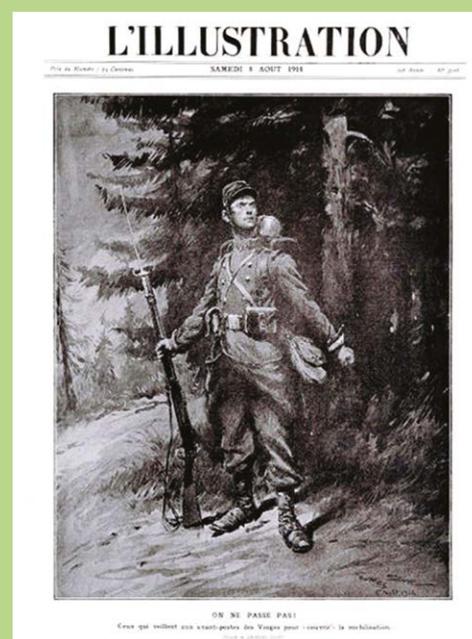
A peine les premiers occupants étaient-ils partis que d'autres arrivaient. Il en venait de partout, de jour et de nuit [...].

Rendons aux soudards cette justice qu'ils n'emportèrent pas les pendules, ni les meubles du château. En revanche, ils enlevèrent tout le linge qu'ils trouvèrent dans les armoires ; à titre d'échange, ils déposèrent quantité d'ordures. Après leur départ, il fallut nettoyer à fond les appartements qui ressemblaient à une écurie de pourceaux. Les sales Boches avaient fait dans les draps et uriné dans tous les récipients, jusque dans les carafes !

A ce propos, voici un encore un échantillon de l'humour germanique.

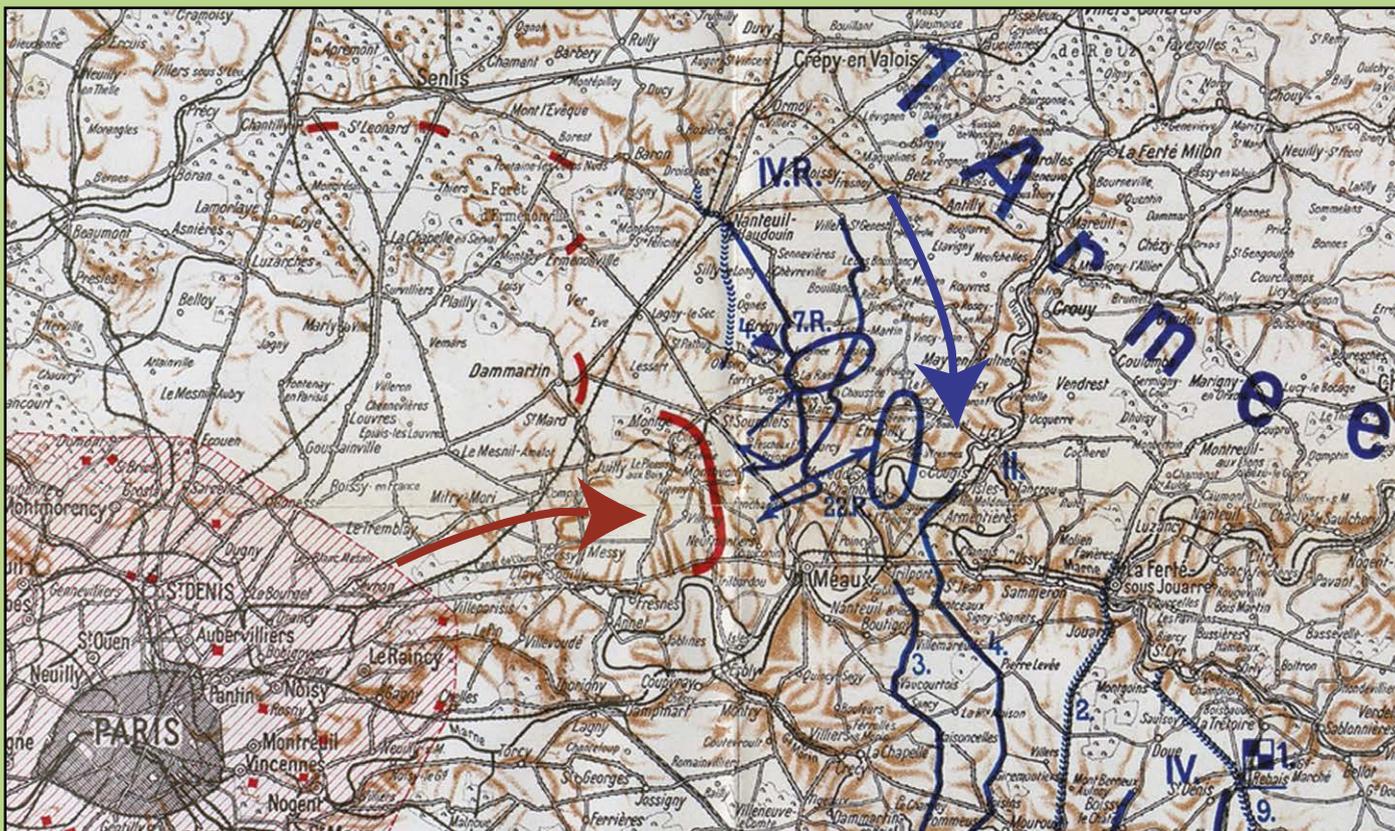
Sur un des meubles du château il y avait un numéro de l'Illustration, daté du 8 août, dont la première page représentait un soldat français croisant la baïonnette à la frontière, avec cette légende : «On ne passe pas !». Un officier arracha le feuillet et, au bas de la gravure, écrivit ces mots, au crayon : «Ci : on passe !» (sic).

Edouard Blanc, *op. cit.*, p. 173-174.



Une du journal *L'Illustration* du 8 août 1914.

# Comprendre la bataille de l'Ourcq à l'aide de trois cartes...

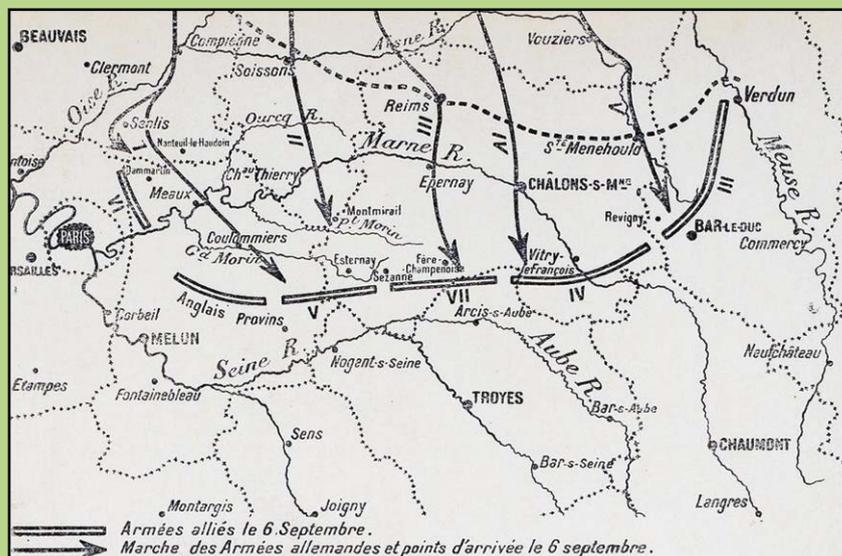


Carte issue de : *Weltkrieg 1914 bis 1918, Band 4. Der Marne-Feldzug. Die Schlacht*, Reichsarchiv, 1926, carte n°2, p. 596.

▲ Cette carte représente les déplacements du IV<sup>e</sup> corps de réserve allemand au cours de la journée du 5 septembre 1914. L'armée allemande, à cette date, a déjà dans sa quasi-totalité quitté le Valois et l'Oise. Au même moment, les forces françaises de la 6<sup>e</sup> armée, retranchées dans la région parisienne, sont portées vers l'est, cherchant à atteindre l'Ourcq. Les deux armées, sans que cela soit recherché par les états-majors, se rencontrent et les combats commencent. C'est le début de la bataille de la Marne, marqué par de durs combats autour de Monthyon, Penchard ou Ivorny. La bataille de la Marne commence donc plus tôt que prévu, le 5 septembre.

Le Valois n'est concerné que par une petite portion de la zone des combats, ceux de la bataille de l'Ourcq.

Il convient de rappeler que, comme on le voit sur la carte ci-contre, Français, Britanniques et Allemands s'affrontent, entre les 6 et 12 septembre 1914, sur un front gigantesque, s'étendant jusqu'à Verdun à l'est. Le long de ce front, plus de deux millions de soldats s'affrontent, dans le cadre d'une des plus grandes batailles de l'histoire.



Carte issue de : E. Henriot et J. Mayor, *La Guerre. La Bataille de la Marne. I. Les Combats sur l'Ourcq*, Paris, 1915, p. 15.

Dans notre région, les combats ont pris le nom de « bataille de l'Ourcq », aussi appelée bataille du Valois-Multien. Après des premiers combats autour des collines de Monthyon et de Penchard le 5 septembre (★), la bataille commence véritablement le 6 septembre et un front s'établit rapidement, parallèle au cours de l'Ourcq, du nord de Meaux jusqu'à Etavigny (—).

Malgré de nombreuses attaques françaises, les Allemands tiennent fermement ce front, grâce notamment à une artillerie lourde placée à l'arrière, autour de Varreddes, de Trocy et de Rosoy-en-Multien. Cette artillerie fait de lourds dégâts lors d'intenses combats (★).

Chaque camp cherche alors à prendre de flanc son adversaire par le nord.

Français →  
← Allemands



C'est dans ce contexte que, dans la nuit du 7 au 8 septembre, des taxis parisiens sont réquisitionnés sur l'ordre du général Galliéni, le gouverneur militaire de Paris. Ils emmènent jusqu'à Nanteuil-le-Haudouin et Silly-le-Long près de 5 000 hommes des 103<sup>e</sup> et 104<sup>e</sup> régiments d'infanterie. Il s'agit de renforcer cette partie du front, la plus à l'ouest, pour se protéger d'un enveloppement ennemi.

## Le prince de Saxe-Weimar à Droizelles ?

Plusieurs témoins évoquent la présence, à Droizelles, d'un personnage très important, le prince de Saxe-Weimar et livrent à son sujet une anecdote amusante<sup>22</sup>.

Le prince, officier de cavalerie, logeait dans le «château Bacot» de Droizelles. Exigeant et craint de ses subalternes, il détestait être réveillé au cours de la nuit. Or, dans la nuit du 4 au 5 septembre 1914<sup>23</sup>, l'état-major de la I<sup>ère</sup> armée allemande ordonne aux troupes dont il fait partie de quitter la région de Versigny et de Nanteuil pour prendre la direction de Meaux.

Les troupes allemandes sont donc déjà parties quand le prince se réveilla, pour le moins furieux d'avoir été oublié... Il quitte alors Droizelles précipitamment et atteint Nanteuil vers 7 heures et demie. Une heure plus tard, une patrouille française entraine dans le village. Le prince avait bien failli être fait prisonnier !



Albrecht, prince de Saxe-Weimar-Eisenach, chef d'escadron du 2<sup>e</sup> régiment de cuirassiers\*.

«Dans la nuit, on vit arriver une belle automobile allemande dont les portières étaient ornées d'une couronne. L'officier supérieur qui se trouvait dans la voiture demanda aux soldats où était le logement de l'état-major et fut très surpris en apprenant que le dit état-major était parti sans l'attendre. Il se mit à crier, comme un forcené, sur la place : les officiers, aussi bien que les soldats, tremblaient autour de lui et ne savaient que dire».

Edouard Blanc, *op. cit.*, p. 198.

S'agit-il ici de Guillaume-Ernest, dernier grand duc de Saxe-Weimar-Eisenach, un des grands princes allemands, qui dut abdiquer, comme l'empereur Guillaume II, en 1918 ?

Il ne peut en fait pas s'agir de lui, puisque ce dernier commande le 94<sup>e</sup> régiment d'infanterie et combat donc, bien plus à l'est, avec la III<sup>e</sup> armée allemande à laquelle il appartient. Les témoins parlent de ce fameux prince comme étant un officier des «hussards de la mort»<sup>24</sup>. Guillaume-Ernest n'est pas un hussard de la mort et, qui plus est, les régiments de hussards de la mort ne se trouvent pas dans la région de Nanteuil les 4 et 5 septembre<sup>25</sup>.

Qui peut donc être ce personnage, cette «altesse en furie» pour reprendre les termes d'Edouard Blanc dans son livre sur le passage des Allemands dans l'Oise ?<sup>26</sup> Sans certitude absolue, une possibilité apparaît : plutôt que le grand duc lui-même, il

s'agirait plus certainement d'un prince appartenant à sa famille, Albrecht, chef d'escadron (*Rittmeister*) au sein du 2<sup>e</sup> régiment de cuirassiers de la reine (*Kürassier-Regiment «Königin» Nr. 2*). Ce régiment, appartenant à la 4<sup>e</sup> division de cavalerie allemande, passe bien par la région début septembre.

Cette unité participe aux combats de Néry contre les Britanniques le 1<sup>er</sup> septembre<sup>27</sup>. Y ayant subi d'importantes pertes en hommes et en matériel,

elle reste en retrait de l'avancée allemande et se retrouve rattachée au IV<sup>e</sup> corps de réserve. Ce corps de réserve cantonne dans la nuit du 4 au 5 septembre à Nanteuil, à Boissy-Fresnoy et à Villers-Saint-Genest, tandis que la 4<sup>e</sup> division de cavalerie cantonne justement à Droizelles.

Ces troupes, laissées en arrière pour surveiller le flanc de la I<sup>ère</sup> armée allemande et le Camp retranché de Paris, vont soudain se retrouver en première ligne des combats quand, le 5 septembre, alors qu'elles se dirigent vers le sud dans la direction de Meaux, elles entrent en contact avec les troupes françaises de la 6<sup>e</sup> armée (voir les pages précédentes). C'est le début de la bataille

de la Marne.

On notera que, dans tout le Valois, les témoins ont assuré avoir vu ou hébergé les plus grands princes, ducs ou généraux allemands. Versigny aurait ainsi également accueilli Oscar, un des fils de l'empereur Guillaume II, tandis que Boissy-Fresnoy aurait accueilli à la fois le général von Kluck et un autre fils de Guillaume II, le prince Joachim. On évoque également la présence de ce dernier à Ermenonville. Il n'en est rien<sup>28</sup>.

22. Ernest Legrand, *op. cit.*, p. 214 ; journal d'Ernest Corbie, administrateur de l'hôpital, resté à Nanteuil au cours de l'invasion (Archives départementales de l'Oise, cote 80 J 3).

23. Un problème de date apparaît : certaines sources parlent du matin du 6 septembre 1914. Or, à cette date, il n'y a plus de troupes importantes à Nanteuil et les états-majors sont déjà partis. Sans doute s'agit-il davantage du matin du 5 septembre.

24. Les hussards de la mort sont des unités d'élite de la cavalerie allemande. Ils portent sur leur coiffure l'insigne de la *totenkopf* (une tête de mort vue de trois quarts, la face traversée par deux tibias). La *totenkopf* prendra une signification bien différente dans les années 1930 lorsqu'elle deviendra l'insigne officiel des SS.

25. Les deux premiers régiments de hussards de la mort (1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup>) sont passés dans la région de Nanteuil le 3 septembre. L'autre régiment, le 17<sup>e</sup>, n'est jamais passé dans la région, étant rattaché à la II<sup>e</sup> armée allemande.

26. Edouard Blanc, *op. cit.*, p. 198.

27. Voir la note n°4 p. 8.

28. Edouard Blanc, *op. cit.*, p. 208 ; Amédée de Caix de Saint-Aymour, *Guerre de 1914. La Marche sur Paris de la droite allemande, ses derniers combats. 26 août - 4 septembre 1914*, éditions Henri Charles-Lavauzelles, 5<sup>e</sup> éd., Paris, 1916, p. 165-166.

\* Photographie : [http://denkmalprojekt.org/2012/vl\\_kuerassier-reg-koenigin-nr2\\_wk1.html](http://denkmalprojekt.org/2012/vl_kuerassier-reg-koenigin-nr2_wk1.html).

## II. Les combats de Droizelles (9 septembre 1914)

### Pourquoi des combats à Droizelles ?

Comme le montre la dernière carte de la page 13, les combats s'étendent de plus en plus dans le Valois, au fur et à mesure que les deux armées essaient de contourner leur adversaire par le nord. C'est ainsi que la bataille dite de l'Ourcq, qui se déroule au nord de Meaux (le Multien) dans un premier temps, devient peu à peu une bataille du Valois-Multien, extension la plus occidentale de la grande bataille de la Marne.

Nanteuil-le-Haudouin, qui est à cette date redevenue française et qui accueille le poste de commandement du 4<sup>e</sup> corps français, se trouve dans une cuvette formée par la vallée de la Nonette. Dès son arrivée dans le village, le général Boëlle, chef du corps d'armée, a conscience des risques liés à une telle position :

*«Après une reconnaissance rapide du terrain, je fus, dès le premier moment, préoccupé par cette grande forêt qui s'étend, au nord, en arc de cercle, de Droizelles à Ormoy-Villers, Lévigney, et se prolonge jusqu'à Betz. C'est la forêt dite : «Les Bois du Roi».*

*Ces bois constituent un vrai masque vers le nord et le nord-est. Or je n'ai pas assez de troupes pour en pousser jusqu'à leur lisière nord et surveiller ce qui se passe derrière ce bandeau mis sur les yeux.*

*Je compte sur le corps de cavalerie qui s'y trouve pour l'instant, mais sa mobilité est grande ! Sa liaison avec le 4<sup>e</sup> corps peut devenir précaire. Il peut être obligé de se replier, laissant l'accès des bois à l'ennemi, qui occupe la région de Betz, et qui aura alors toute liberté pour manœuvrer la gauche du 4<sup>e</sup> corps qui va se trouver à l'extrémité de cette immense ligne de bataille formée par nos armées»<sup>29</sup>.*

Conscient du risque de contournement et du peu de visibilité existant depuis la cuvette nanteuillaise, le général Boëlle ordonne donc, dès leur débarquement en gare, aux 315<sup>e</sup> et 317<sup>e</sup> R.I. de se mettre en position au sud du bois du Roi pour en surveiller les débouchés.

Du côté français, au soir du 8 septembre, la situation est assez critique. Pour essayer de vaincre les Français, le général allemand von Kluck a

fait remonter vers le nord des corps d'armée qui avaient déjà passé la Marne. Les forces allemandes dans le secteur du Valois-Multien sont donc de plus en plus nombreuses et par conséquent de plus en plus difficilement contenues par les forces de la 6<sup>e</sup> armée.

Du côté allemand, bien que la situation dans le Valois-Multien soit plutôt favorable, le transfert des corps d'armée du sud de la Marne vers le nord a créé des problèmes. Le B.E.F. et la 5<sup>e</sup> armée française, qui remontent vers le nord pour affronter la I<sup>ère</sup> armée de von Kluck et la II<sup>e</sup> armée de von Bülow, trouvent face à eux un front dégarni. Une brèche de plusieurs kilomètres s'est créée entre les deux armées allemandes. Ce vide d'homme menace désormais ces dernières d'être prises de flanc.

### **«Ne pleurez pas, madame, vous serez plus heureuse Allemande que Française !»**

*«Trois officiers, un major, un capitaine et un lieutenant élurent domicile au presbytère [de Versigny].*

*Ils voulurent d'abord s'emparer du lit de monsieur le curé. C'était une goujaterie ; car monsieur l'abbé Balédent est un vieillard vénérable de soixante-quatorze ans [...]. Sa bonne s'opposa formellement à cette inconvenance : «Prenez plutôt mon lit, dit-elle ; je suis encore d'âge à vous le céder».*

*– Non, madame, répondit le major, qui devint tout à fait courtois. Je respecte votre home...*

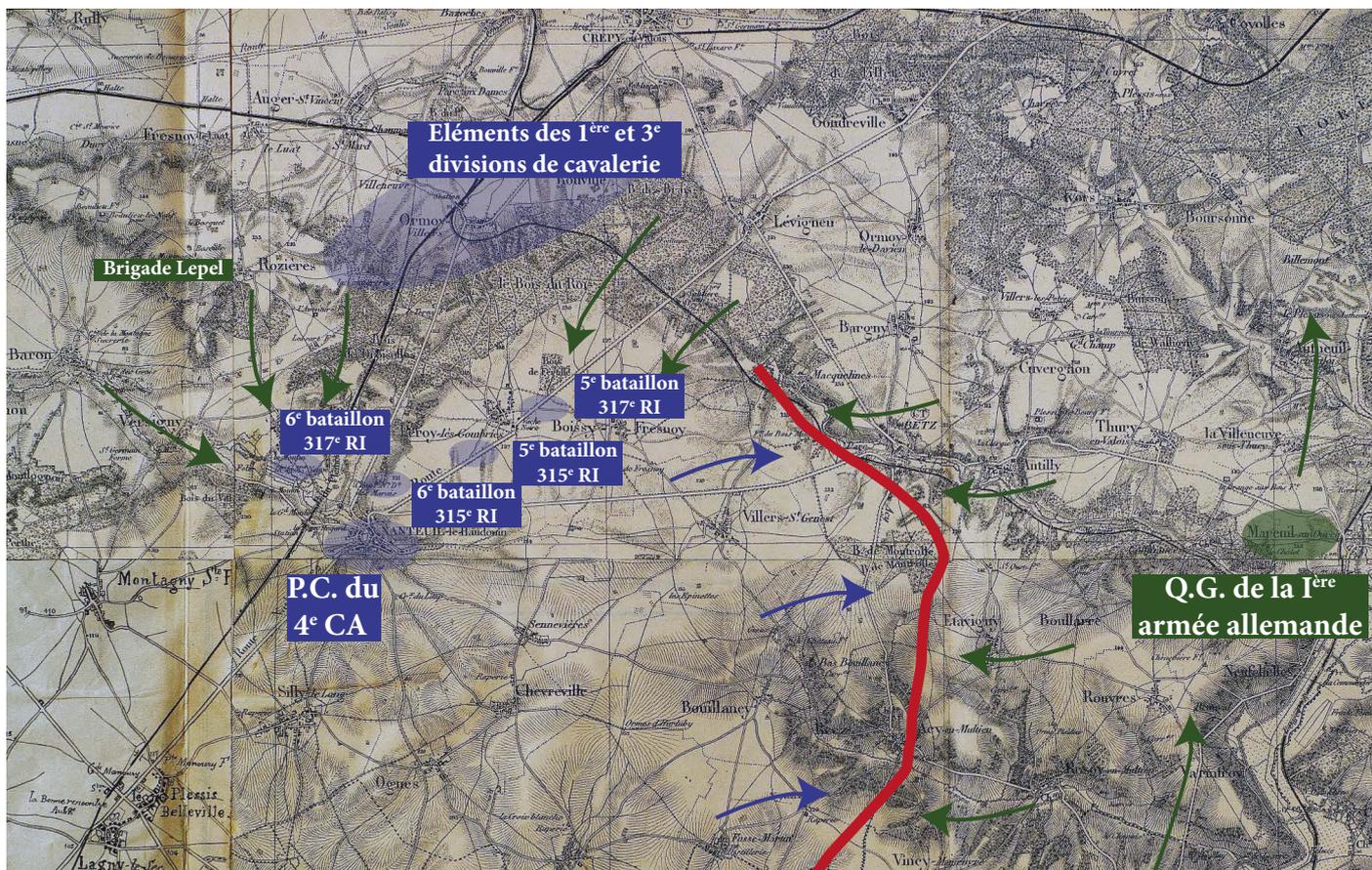
*Et d'un ton dégagé, bon enfant, il continua : «Nous coucherons dans la salonne, le capitaine ici, le lieutenant là et moi de l'autre côté ; ça ira très bien».*

*Le soir de leur arrivée, ces officiers dînèrent gaiement avec des boîtes de conserve et offrirent à la bonne du curé de partager ce repas de campagne ; elle refusa d'un signe de tête qui signifiait qu'elle ne goûtait pas une telle plaisanterie.*

*«Nous faisons la fête, dit le major ; c'est la première fois depuis vingt-sept jours que nous entrons dans une maison». Et comme cette personne ne partageait pas plus la gaieté que le menu improvisé de ses hôtes, il ajouta : «Dans trois jours, nous à Paris ; dans huit jours, la paix est signée, et dans quinze jours, je reviens ici en auto ; j'apporte la zuitre, la zomard, la poulet, la champagne et nous mangerons là en amis... Ne pleurez pas, madame, vous serez plus heureuse Allemande que Française !»*

Edouard Blanc, *op. cit.*, p. 175.

29. Général Boëlle, «Le 4<sup>e</sup> corps d'armée sur l'Ourcq. Journées des 8 et 9 septembre 1914», *Revue militaire générale*, 13<sup>e</sup> année, 1924, p. 493.



### L'attaque de contournement du 9 septembre.

Les 315<sup>e</sup> et 317<sup>e</sup> régiments de réserve surveillent les débouchés du bois du Roi quand ils voient arriver des forces ennemies depuis le nord-ouest et le nord-est. Après une résistance héroïque entraînant de très lourdes pertes, les deux régiments sont forcés de se replier plus au sud. C'est également le cas du poste de commandement du général Boëlle qui doit quitter Nanteuil et s'installer à Ognon. L'attaque allemande, malgré ces replis, n'a pas réussi à destabiliser entièrement la 6<sup>e</sup> armée, qui maintient sa défense de la région parisienne. (Fond de carte : carte d'état-major issue du *Journal des marches et opérations* du 4<sup>e</sup> corps d'armée, cote 26 N 109/1, © Ministère de la Défense - Mémoire des hommes).

### L'attaque du 9 septembre sur Droizelles : attaque allemande pour forcer la victoire ou «feinte»<sup>30</sup> de von Kluck ?

Sur les ordres de von Kluck, une importante attaque de contournement est ordonnée pour la matinée du 9 septembre. Des forces nombreuses, très supérieures à celles des Français, doivent franchir le bois du Roi et attaquer en direction de Boissy-Fresnoy et de Nanteuil. Au même moment, une brigade d'infanterie, la brigade Lepel, attaque depuis le nord-ouest vers Droizelles et Nanteuil.

L'armée française, qui regarde vers l'est où se situe le front, risque donc d'être prise de revers.

Si les faits et le déroulement des combats sont assez bien établis, un aspect reste sujet à interprétation : pourquoi von Kluck décide-t-il de mettre en œuvre cette attaque ?

Est-ce une attaque de contournement, visant à tourner des adversaires déjà affaiblis et en sous-effectifs ? Von Kluck veut-il ainsi faire céder la 6<sup>e</sup> armée et ouvrir un accès vers Paris ?

On peut toutefois interpréter cette attaque différemment : alors que les Allemands attaquent Nanteuil et Droizelles, des troupes allemandes de la 1<sup>ère</sup>

armée, dans la région de Meaux, sont déjà en train d'effectuer leur retraite vers le nord. L'attaque du 9 septembre serait-elle alors une «feinte», une diversion, visant à protéger le repli en bon ordre des forces allemandes ?

Les choses, sur ce point, ne sont pas toujours très claires<sup>31</sup>. Il est en tout cas certain que, même si l'attaque du 9 septembre avait réussi et avait permis aux Allemands d'avancer vers Paris, la 5<sup>e</sup> armée et le corps britannique auraient poursuivi leur progression vers le nord à travers la «brèche» créée entre les forces allemandes. La 1<sup>ère</sup> armée, isolée de celle de von Bülow, qui commençait elle aussi à se replier vers le nord, aurait alors certainement eu beaucoup de mal à maintenir sa position.

A cette heure, du côté allemand, la bataille de la Marne semblait déjà perdue.

30. L'expression est de Joseph Roussel-Lépine, *Les champs de l'Ourcq, Atmosphère – La bataille – En souvenir*, rééd., Etrépy, 1982, p. 193.

31. Cette question des motivations de von Kluck est liée à celle de la responsabilité, du côté allemand, de la retraite et de la défaite lors de la bataille de la Marne. Qui a décidé le premier de la retraite, forçant les autres à le suivre ? Dès la fin 1914, quelques semaines seulement après la bataille, et alors que la guerre continue, les grands généraux allemands jettent le blâme sur leurs voisins et cherchent à se dédouaner, que ce soit von Kluck (commandant la 1<sup>ère</sup> armée), von Bülow (commandant la II<sup>e</sup> armée), ou encore Moltke, chef du grand état-major allemand.

## Le 317<sup>e</sup> R.I. dans la fureur des combats

Les soldats du 317<sup>e</sup> régiment qui combattent à Droizelles le 9 septembre sont arrivés la veille à Nanteuil par le train. Ce régiment du Mans fait partie des unités déplacées depuis l'est du front pour venir intégrer la 6<sup>e</sup> armée chargée de la défense de Paris. Laissé en réserve, il n'a pour l'instant pas pris part directement aux combats.

D'abord envoyé sur la route de Betz où il bivouaque, le 6<sup>e</sup> bataillon reçoit l'ordre, au matin du 9 septembre, de se déployer autour de Droizelles pour surveiller les abords des forêts au nord. Il doit couvrir le village entre la voie ferrée et la ferme de La Folie près de la route de Senlis. La deuxième partie du 317<sup>e</sup> R.I., le 5<sup>e</sup> bataillon, se trouve au niveau de Boissy-Fresnoy.

Le régiment avait reçu, le 8 septembre au matin, la lecture de l'ordre du général Joffre, signé le 6 septembre à l'aube de la bataille de la Marne : «Soldats ! Au moment où s'engage une bataille dont dépend le sort du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Tous les efforts doivent être employés à attaquer ou à refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer, devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée».

Vers 11h45, le canon se fait entendre du côté de Rosières. Après un moment d'incrédulité, les Français se rendent compte qu'ils sont en train de se faire tourner. Des colonnes d'infanterie allemande se dirigent vers Droizelles depuis le bois et depuis le village de Rosières, tandis que d'autres soldats, venant de Baron, passent par Versigny.

Ainsi, les quatre compagnies du 6<sup>e</sup> bataillon du 317<sup>e</sup> R.I. (21<sup>e</sup>, 22<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> compagnies), soit environ 1 000 hommes, se retrouvent aux prises avec les 72<sup>e</sup> et 94<sup>e</sup> régiments de réserve de la brigade Lepel qui viennent d'arriver de Bruxelles.

Les unités allemandes, plus nombreuses et bien équipées, font vite subir aux Sarthois de lourdes pertes. Les Allemands possèdent notamment des mitrailleuses et, grâce à l'appui de deux batteries d'artillerie appartenant à la 10<sup>e</sup> brigade de *landwehr*<sup>32</sup>, ils peuvent «marmiter» les troupes françaises.

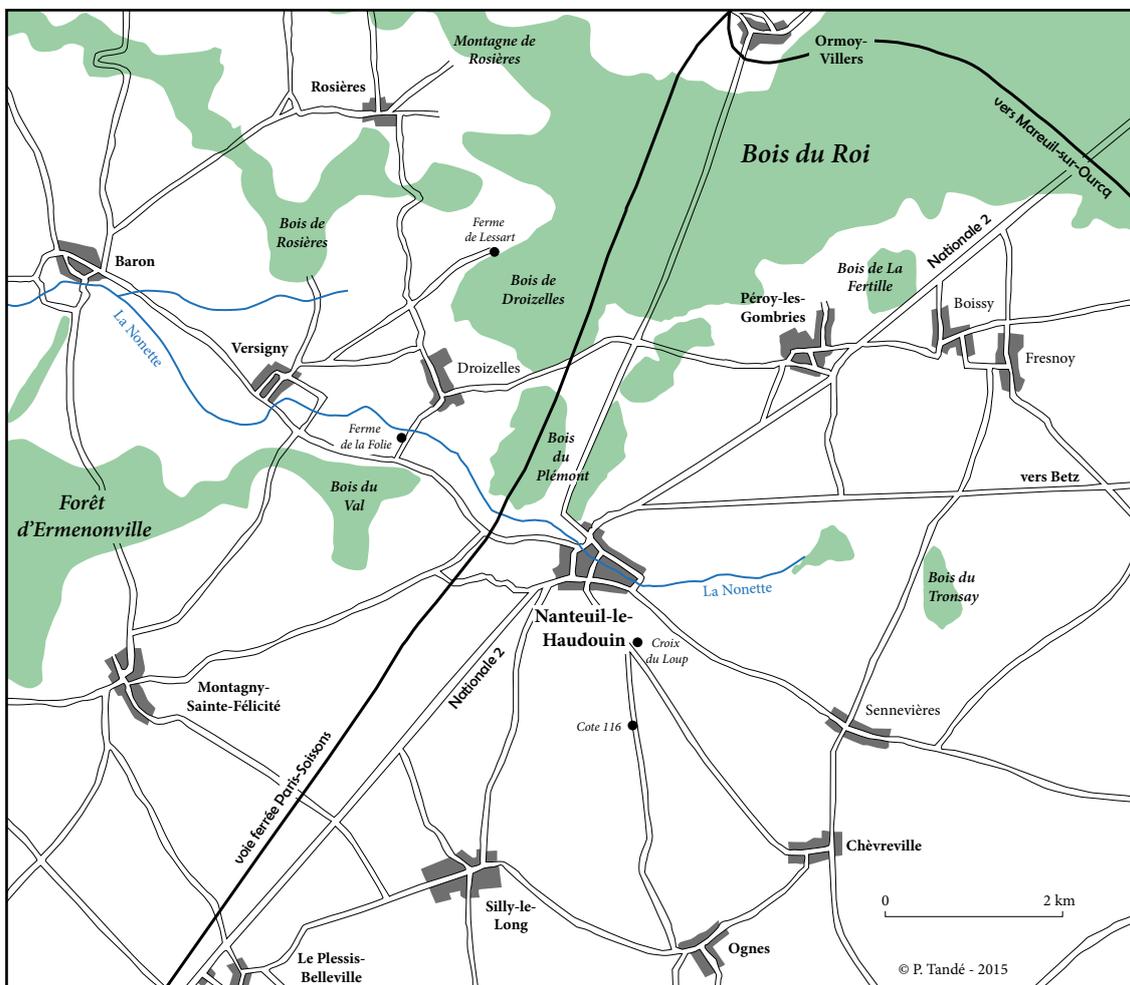
«Nous prenons la forme de ligne déployée par quatre ; on est couvert par des patrouilles en avant ; nous marchons environ un kilomètre et nous nous trouvons en présence de la ligne de la colonne ennemie qui vient de l'autre côté. Nous franchissons quand même la voie et nous faisons 400 mètres encore à peine que déjà partent des coups de fusil. L'autre compagnie [22<sup>e</sup>] prend position dans un petit bois et ouvre le feu ; la nôtre [23<sup>e</sup>] doit se placer à côté. Mais pour y aller, on dut traverser le champ, sous les balles, et faire ainsi 900 mètres. Puis la bataille s'engage, le canon gronde, les balles sifflent. Une collection de coups de canon vient couper les branches.

Dans ce petit bois de 150 mètres environ, nos deux compagnies étaient mal placées : les Allemands n'avaient pas besoin de nous voir ; ils n'avaient qu'à tirer à même le petit bois. A peine sommes-nous arrivés à la lisière du bois que ça commence à chauffer. Les balles passent au-dessus de nous et des deux côtés. En voilà un de blessé à la cuisse ; il était hors de combat. Se traînant comme il pouvait, à travers les épines et les balles, il cherche à se mettre à l'abri. Il était le voisin d'Ernest [Touchon], qui, lui, se trouvait à ma droite. Tout à coup j'entends : hola ! C'était mon pauvre camarade qui tombait en arrière. Voyant le sang jaillir, je me précipite à son secours. Hélas ! Il n'y avait plus rien à faire : il était mort. Pourtant, je lui prends la tête et la soulève. Un flot de sang coula : la balle avait traversé les deux tempes. Il fallut dire adieu à ce pauvre ami. Quel regret et quelle peine !»

Carnet du caporal Ferdinand Lemonnier du 317<sup>e</sup> R.I. (Almire Belin, *Livre d'or des Sabotiers tombés au champ d'honneur dans la guerre de 1914-1918*, 1921, p. 446).

PARTIE À REMPLIR PAR LE C		TOUCHON (Ernest-Pierre-Ambroise), mle 017737, soldat : brave soldat. Tué glorieusement à son poste de combat, le 9 septembre 1914, à Droizelles. Croix de guerre avec étoile de bronze.
Nom	TOUCHON	Journal officiel de la République Française - Lois et décrets du 8 avril 1920.
Prénoms	Ernest Pierre - Ern-Ambroise	
Grade	2 <sup>e</sup> Classe	
Corps	317 <sup>e</sup> Reg. d'Infanterie	
N <sup>o</sup>	017737 au Corps. - Cl. 1904	
Matricule	523 au Recrutement Le Mans	
Mort pour la France le	9 Septembre 1914	
à	Droizelles (Sarthe)	
Genre de mort	Tue à l'ennemi	
Né le	28 juillet 1884	
à	Langoy Département Sarthe et Loire	
Arr <sup>o</sup> municipal (Paris et Lyon) à défaut rose et N <sup>o</sup> .		
Jugement rendu le 28 Novembre 1920		Fiche «Mort pour la France» d'Ernest Touchon, mort durant les combats de Droizelles le 9 septembre 1914. Il reçoit de façon posthume la Médaille militaire ainsi que la Croix de guerre avec étoile de bronze.
par le Tribunal de La Fleche		
acte ou jugement transcrit le 24 Décembre 1920		
à La Fleche (Sarthe)		
N <sup>o</sup> du registre d'état civil 537/201		
260-708-1022. [26434]		

32. La *landwehr* correspond aux unités de l'armée allemande comprenant les hommes âgés de 27 à 38 ans.



Jusqu'en début d'après-midi, un seul bataillon, le 6<sup>e</sup>, fait face à l'attaque. Pendant ce temps, les troupes allemandes du IV<sup>e</sup> C.A. sortent du bois du Roi et attaquent Boissy-Fresnoy. Ces troupes se dirigent peu à peu vers Nanteuil, forçant le général Boëlle à quitter le village et à déplacer son P.C. plus au sud, tout en organisant comme il le peut la défense du secteur.

Des batteries d'artillerie française repositionnées, appartenant au 44<sup>e</sup> R.A.C. (régiment d'artillerie de campagne), se mettent à bombarder intensément Droizelles depuis le carrefour de la Croix-du-Loup près de Nanteuil et depuis la cote 116 au nord d'Ognes. D'autres batteries du même régiment, depuis la route qui mène de Sennevières à Silly-le-Long, bombardent les troupes allemandes qui tentent d'attaquer Nanteuil par le sud-ouest, entre la voie ferrée et la route de Paris. Des troupes d'infanterie du 102<sup>e</sup> régiment aident à contenir les attaques allemandes.

Les combats sont très durs pour les troupes impliquées et particulièrement à Droizelles où le 317<sup>e</sup> R.I. est rapidement encerclé par un ennemi supérieur en nombre. L'ordre de Joffre de ne pas reculer fait face à la volonté de l'ennemi qui est sur le point de briser la résistance française et de marcher sur Paris. Les mitrailleuses allemandes placées à la lisière du bois du Val et du bois du Roi déciment les pantalons rouges français jetés dans la plaine. Le feu de l'artillerie des deux camps écrase aveuglément l'infanterie engagée.

Face à la supériorité ennemie, les troupes françaises sont forcées au repli. Elles doivent abandonner Nanteuil. Grâce à l'intervention déjà évoquée des batteries d'artillerie et à l'intervention d'éléments de cavalerie des 1<sup>ère</sup> et 3<sup>e</sup> divisions, la brigade Lepel n'arrive cependant pas à forcer complètement les lignes françaises. Elles rencontrent même de plus en plus de difficultés et souffrent de pertes de plus en plus lourdes. C'est ainsi que, vers 17 heures, alors qu'il se trouve au sud de Droizelles, le général Lepel doit se résoudre à donner l'ordre à ses hommes de se replier en direction de Rosières, marquant ainsi la fin des combats dans ce secteur.

Cependant, les troupes françaises qui bivouaquent dans les villages au sud de Nanteuil dans la soirée et durant la nuit du 9 au 10 septembre n'ont pas connaissance de ce retournement de situation. Elles s'attendent au contraire à une reprise des durs combats dès l'aube. Officiers et soldats craignent que le contournement, qu'ils ont, au prix de grands sacrifices, réussi à contenir, ne se concrétise le lendemain, offrant la victoire aux Allemands.

## «Il ne reste plus rien de mon pauvre régiment»

«9 septembre – C'est à Nanteuil-le-Haudouin que nous débarquons. La moitié du régiment avec le colonel [Rodolphe Prévost, commandant du 317<sup>e</sup> R.I.] doit cantonner dans ce pays, l'autre moitié au petit village de Droizelles<sup>33</sup>... A deux heures, alerte : voilà les Boches. En un clin d'œil le quartier général qui cantonnait à Nanteuil vide les lieux en auto. Le colonel Prévost donne rapidement ses ordres [...].

Tout à coup l'on nous tire dessus par derrière ; nous sommes cernés, l'ennemi a contourné Nanteuil.

Le colonel n'a qu'un mot : «Nous sommes f... !». Puis à ses cyclistes et à ses éclaireurs : «Mes amis, allez dire aux commandants de compagnie que nous devons nous faire tuer jusqu'au dernier, plutôt que de céder un pouce de terrain...» Puis, presque aussitôt commence la fusillade. Les marmites tombent sans arrêt. De tous côtés des morts et des blessés ; la porte du poste de commandement est arrachée. Un cycliste arrive pour donner un ordre



Lieutenant-Colonel RODOLPHE PRÉVOST  
1862 - 1914

au colonel, il est tué d'une balle en plein front. A ce moment une compagnie boche débouche par la route de Droizelles. C'est bientôt le corps à corps. Sur la gauche les mitrailleuses crépitent. «En avant !» crie le colonel. Les Boches tombent par centaines. J'ai appris plus tard que cinq autos mitrailleuses, arrivées à l'improviste, les avaient pris de flanc. A six heures, l'ennemi est en pleine déroute, mais hélas ! il ne reste plus rien de mon pauvre régiment. La 17<sup>e</sup> compagnie est anéantie, la 22<sup>e</sup> a perdu son capitaine [Casimir Paradis]<sup>34</sup> et ses lieutenants ; la moitié de celle-ci est prisonnière, et il nous faut poursuivre les barbares. Oh ! cette marche à la nuit tombante sur cette route pleine de cadavres et de blessés qui hurlent !... Dix heures, nous atteignons Rosières où nous couchons au petit bonheur...».

Récit des combats rédigé par le secrétaire du colonel Prévost, Rosteau, témoin direct des événements (publié dans : Abbé Blazy, *Ceux de chez nous - Le lieutenant-colonel Prévost (1862-1914)*, Gadrat, 1920, p. 20-22. La photographie du colonel provient du même livre, p. 2).

Le lieutenant-colonel Prévost meurt le 26 septembre 1914 près de Roye, victime d'un obus.

33. Dans le livre Droizelles est appelé «Roissel».

34. Le capitaine Paradis est inhumé derrière l'église de Droizelles.

## Un combat de sacrifice : la «glorieuse défaite» de la 6<sup>e</sup> armée française le 9 septembre 1914 :

«Puisque ces lignes s'adressent surtout à des soldats, permettez-moi d'ouvrir un petit livre bleu qui n'a aucune prétention littéraire, semble rébarbatif à tout le monde et est particulièrement odieux aux élèves caporaux qui doivent en apprendre le texte. J'ai nommé le Règlement provisoire des manœuvres d'infanterie. Voici ce que dit son article 44 :

«Quels que soient les effectifs engagés, quelle que soit l'habileté des combinaisons du chef, il faut toujours sur certains points résister jusqu'au bout et se faire tuer sur place plutôt que de reculer».

«Il est interdit de mettre bas les armes, sous prétexte qu'on est enveloppé...».

«Il est interdit de se replier, sous prétexte que l'on est débordé ou tourné...».

Tout cela a été fait ici. Et c'est aussi pourquoi, à cause de la glorieuse défaite de la 6<sup>e</sup> armée à Nanteuil-le-Haudouin, le 9 septembre 1914, la victoire a ouvert toutes grandes ses ailes sur les bords du Morin.

Devant ce panorama, au-dessus duquel de si grands souvenirs planent, ne trouvez-vous pas que, dans leur sécheresse voulue, ces lignes du Règlement des manœuvres, que tant de braves gens ont contresigné ici de leur sang, ont quelque chose d'épique ?<sup>35</sup>

D'après le lieutenant-colonel Grasset, auteur du texte ci-dessus, la résistance acharnée des soldats français, et notamment celle des soldats du 317<sup>e</sup> régiment à Droizelles, serait un parfait exemple de ce qu'il appelle une «glorieuse défaite».

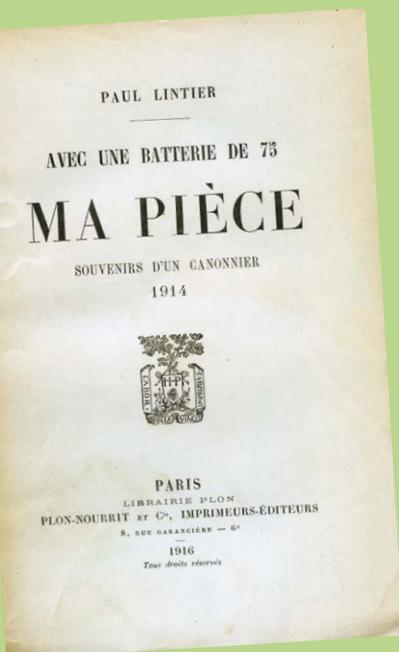
Il est sûr que, d'un point de vue militaire, la journée du 9 septembre dans le secteur de l'Ourcq constitue pour les Français une défaite. Leurs troupes sont forcées au repli, même si celui-ci n'est pas entièrement désorganisé et que la victoire allemande n'est pas complète. Obéissant aux règlements, les régiments français ont résisté le plus longtemps possible et ne se sont repliés qu'au dernier moment, ayant subis de très lourdes pertes.

Ce «glorieux» sacrifice permit de retarder et de freiner la grande offensive allemande, tandis que, dans d'autres secteurs de la bataille de la Marne, et notamment dans la zone située entre le Petit et le Grand Morin, d'autres forces françaises remportaient des victoires et allaient forcer les Allemands à un repli général vers le nord.

35. Lieutenant-colonel A. Grasset, «Quatorze ans après... A l'heure critique à Nanteuil-le-Haudouin», *L'illustration*, n° 4462, 8 septembre 1928, p. 237-238.

## Un écrivain raconte...

Lisons ici le témoignage saisissant de Paul Lintier, artilleur au sein du 44<sup>e</sup> R.A.C. et qui se trouve en plein cœur de la bataille :



Couverture du livre de Paul Lintier, *Avec une batterie de 75. Ma pièce*. Librairie Plon-Nourrit, 1917. © Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux. [edu.museedelagrandeguerre.eu](http://edu.museedelagrandeguerre.eu).

Mercredi 9 septembre.  
« Dans un champ, près de Sennevières, en position d'attente, nous préparons le café. Il fait chaud. La bataille ce matin a été longue à s'engager. Mais maintenant, au nord-est et à l'est, la canonnade roule sans répit comme hier.

Brusquement, vers le milieu du jour, la ligne de feu à notre gauche s'infléchit, s'allonge.

Nous occupons l'aile extrême des armées françaises. Tout de suite l'anxiété nous prend. Est-ce que

l'ennemi va nous tourner encore ? [...].

Des ordres : aller prendre position entre Sennevières et Nanteuil-le-Haudouin. On ne peut plus douter, l'ennemi nous tourne.

Un spasme de colère sauvage nous crispe. Est-ce qu'ils vont passer, aller à Paris ? Aller chez nous pour tuer, piller, violer...

— Ah ! gueule Hutin. Ce que je voudrais en voir de ces cochons-là pour en démonter !

— Au trot ! Au trot ! commande le capitaine.

Penchés sur l'encolure de leurs chevaux, de la voix, du fouet, des genoux et de l'éperon, les conducteurs lancent leursattelages en avant. A travers les champs nus, le même souffle semble emporter, hommes et bêtes, toute cette artillerie lancée en trombe sur les sillons qui la ballottent [...].

Des sections d'infanterie commencent à se replier. Millon répète :

— Ils ne tiennent pas, les sa-

lauds ! Les salauds ! Ils n'ont donc pas lu l'ordre !  
Et brusquement, presque derrière nous, la fusillade éclate. Nous sommes tournés.

Sur la grande route de Paris, et entre la route et la ligne de chemin de fer, des masses profondes d'infanterie débouchent de derrière Nanteuil. Un immense fer à cheval ennemi nous enveloppe. Il semble, à cette heure, qu'il ne reste plus, pour la retraite du 4<sup>e</sup> corps, qu'une étroite voie libre entre Sennevières et Silly, vers le sud-est [...].

Tout de suite, le même délire trépidant s'empare des hommes et des canons. Les pièces sont des monstres hurlants, des dragons en démente qui, à pleine gueule, vomissent du feu à la face du soleil, dont la chute s'achève dans un somptueux crépuscule d'été. Les douilles s'amoncellent et fument. Là-bas, on voit les hommes se débander, courir, s'écrouler en monceaux. Des hauteurs, qui dominent Nanteuil et d'où l'on pourrait compter nos pièces, aucune artillerie ne répond.

Longtemps le massacre continue.

— Ah ! Ils n'iront pas à Paris, ceux-là !

La nuit vient. En ordre, les régiments de ligne se replient par le fond du vallon dont nous occupons une des pentes. Des chasseurs à cheval passent au trot, puis toute une brigade de cuirassiers. C'est la retraite ! Nous sommes battus... battus !... L'ennemi marche sur Paris !

Le soleil n'est plus qu'un croissant sur l'horizon. Les cavaliers allant vers Silly disparaissent dans la poussière qu'ils lèvent. Nous tirons toujours, couvrant de mitraille la plaine de betteraves où, çà et là, des

Autochrome de Jules Gervais-Courtellemont représentant un canon de 75 français, accompagné de son caisson de munitions, semblable à celui utilisé par l'unité de Paul Lintier autour de Nanteuil le 9 septembre 1914 (*Les Champs de Bataille de la Marne. Récit technique et documenté*, L'Édition française illustrée, 1914, p. 7).



hommes bougent encore.

— Cessez le feu !

On n'a point entendu ou point voulu entendre...

Trois pièces tirent encore, il faut que le commandant répète l'ordre en hurlant.

Les hommes s'épongent, rouges, suants. Les bras croisés, debout derrière leurs pièces, sans parler, ils contemplent ces champs dont pas un pouce n'a été épargné.

Nous attendons maintenant l'ordre de battre en retraite à notre tour.

C'est un ordre de passer la nuit ici qui nous arrive.

On nous envoie un bataillon d'infanterie de soutien.

A deux cents mètres du parc, qu'il a fallu former sur place, les fantassins se déploient en tirailleurs et s'immobilisent sur le champ».

Jeudi 10 septembre.

«Après la journée d'hier, nous nous attendions à une furieuse canonnade dès le lever du jour. Et tout se tait... Le soleil éclaire largement la plaine et les pentes où, immobiles, en batterie, nous attendons l'ennemi. Pas un coup de canon n'a encore été tiré.

On est surpris... On se méfie.

Un lieutenant-colonel, qui passe à la tête d'un bataillon, reconnaît le commandant et l'aborde : [...]

— Qu'est-ce que vous faites donc là avec votre groupe ?

— Vous voyez... Nous surveillons la route de Nanteuil.

— Alors, vous ne savez pas ?

— Non, quoi ?...

— L'ennemi a foutu le camp pendant la nuit.

— Comment ?

— Oui. Nous avons l'ordre de nous porter en avant...

Les Allemands battent en retraite sur toute la ligne...

Les deux officiers se regardent en face et sourient.

— Alors ?

— Alors, c'est la victoire ! [...].

La campagne est immobile. Mais, entre la route de Paris et la ligne du chemin de fer, des cadavres vêtus de gris, aussi loin qu'on peut voir, parsèment les betteraves [...].

Un sous-lieutenant du génie compte les cadavres pour les enterrer.

— C'est vous, les artilleurs, qui avez fait ce travail-là ? J'en ai déjà compté dix-sept cents ! Et je n'ai pas fini. Ça va faire plus de deux mille [...].

La route des Ruettes, le soir de la bataille de Virton<sup>36</sup>, était pareille à celle-ci. Je me disais alors, un

peu surpris, dans ma lassitude : «J'assiste à une défaite française». Et aujourd'hui je me trouve étonné d'avoir pris part à une victoire, [...] une victoire qui dégage Paris, qui sauve la France, qui nous ouvre peut-être toute une ère nouvelle. A contempler ce calvaire de l'armée allemande, nous nous disons que l'ennemi va quitter la France aussi vite qu'il y est entré».

Portrait de Paul Lintier publié dans *Le Tube* 1233.

© Musée de la Grande Guerre du pays de Meaux.  
edu.museede-lagrandeguerre.eu.



Paul Lintier est né le 13 mai 1893 à Mayenne.

Agé de 21 ans lorsque la guerre éclate, il combat au sein du 44<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne, basé au Mans et rattaché au 4<sup>e</sup> corps d'armée.

Promu maréchal des logis au sein de ce régiment, il rédige au cours du conflit des notes qui donneront naissance à deux ouvrages publiés respectivement en 1916 et en 1917 : *Avec une batterie de 75, Ma pièce* tout d'abord et, un an plus tard, *Le tube 1233*.

Paul Lintier meurt sur le front au cours d'un bombardement le 15 mars 1916, en Meurthe-et-Moselle, alors même que la publication de *Ma pièce* commence à le faire connaître.

Ses œuvres, très riches, sont longtemps restées confidentielles et n'ont, malheureusement, pas connu le succès qu'elles méritent.

36. La bataille de Virton correspond à une intense bataille ayant lieu autour de cette ville belge proche de la frontière lorraine, entre Français et Allemands, le 22 août 1914. Ruelle, auparavant une commune autonome, est aujourd'hui rattachée à Virton.

## Madame Risquetout au cœur des combats

«Mercredi 9 septembre.

Il descend un régiment de Boches, canons, mitrailleuses, tout ce qu'il faut ; une cinquantaine de soldats les attendaient à Droizelles.

Je croise nos soldats à la Garenne. Ils attendent que je sois passée pour tirer. Alors, voilà que ça commence [...]. Les obus sifflaient sur les toits, les balles tapaient sur les tuiles. Quel déluge ! [...] Le plus émotionnant pour moi, — j'ai cru que mon cœur allait éclater, — c'est quand une patrouille de cuirassiers a débouché du bois de Bacot vers les châtaigniers jusqu'au chemin de Lessart, à Rosières. Les Boches leur ont envoyé plus de 10 coups de canons de la Garenne, au bout du pays. Ah ! Les malheureux ! Je ne vivais plus. Ils ont fait le tournant pour monter à Rosières ; je ne sais pas comment ils ne sont pas tués, et les obus les suivaient.

Tout à coup, voilà un cheval qui tombe ; le cavalier courait à pied pour gagner le bois ; v'lan ! Un obus le couche. Quelle émotion ! J'ai cru mourir en entendant son cri. Au bout d'un moment, le cheval s'est relevé ; un peu plus tard, j'ai vu un homme se sauver dans les tas d'avoine. Je ne sais si c'était le même.



Jeudi 10. — Calme complet ; j'ai vu une voiture à deux chevaux avec un drapeau blanc. Les Boches ramassent leurs blessés et leurs morts. Ils les ont remontés sur Rosières. Ils ont une quantité de morts [...].

Vers le soir, j'entends du bruit dans le bois. Ce sont sans doute encore les Boches qui s'installent dans le bois de Droizelles. Je tremble qu'ils ne viennent chez nous. J'entends leurs cris ; ils ont l'air d'avoir bu. Je me couche la fenêtre ouverte. Vers minuit, j'entends de la troupe arriver vers Lessart. Je me dis : cette fois, ça y est. On frappe. Je dis à A... d'ouvrir, que je vais descendre. Je risque un œil au travers des volets et qu'est-ce que je vois ? Des képis bleus. Quel soulagement ! Les Boches s'étaient sauvés en entendant arriver la troupe française. Comme je n'avais pas été pillée, j'ai ouvert la cave à fromages à nos soldats, la cave à vin et à cidre ; j'ai tué un veau et un cabri. Il y avait un colonel et dix officiers dans la salle à manger ; le ravitaillement n'était pas arrivé et

ils avaient faim. Le colonel, que l'on dit très bon pour ses soldats, avait les larmes aux yeux en me remerciant. Il m'a dit que j'étais une bonne Française et m'a félicitée d'avoir échappé au pillage des Allemands».



Vendredi 11. — [...] Sur mon chemin, à cent mètres du pont, je vois du gris sous bois, je saute en bas de ma voiture et je cours, c'était un Boche qui était blessé au ventre ; il était resté dans le bois depuis la bataille de mercredi. Il avait l'air bien content d'être trouvé par une femme. J'ai réclamé son fusil ; j'aurais dû le garder dans ma voiture, car j'ai eu du mal à le ravoier. Un loustic de soldat, qui était dans le jardin de l'hôpital, l'avait caché pour le garder. Comme il n'y a pas plus têtù qu'une femme, j'ai été jusqu'au général et je l'ai eu. Il a dit que puisque l'Allemand me l'avait donné, il ne voyait pas pourquoi on me le prenait [...].

pital. Devant la grille, des officiers français étaient assemblés. Elle leur annonça :  
— Je vous amène un prisonnier ! Voilà son fusil... Il me l'a donné !... Je le garde !...  
— Et pourquoi faire ? questionna un lieutenant.  
— Comment pourquoi faire ? Mais ne serait-ce que pour le montrer à mon mari. Il verra que moi non plus, je ne reste pas inactive et que je fais de la bonne besogne.  
Elle rapporta le fusil au Lessart. Il y est encore accroché en bonne place. Le lende-

Extrait de l'article d'E. de Feuquières dans *Le Petit Parisien* du 19 avril 1915.

Mercredi 16. — J'ai eu un accident terrible à 7 h 1/2 du soir. L... a laissé se battre ses chevaux. En voulant les séparer, j'ai reçu un coup de pied dans la figure, qui m'a crevé l'œil droit et écrasé la joue et le nez à moitié. On voit l'os de la mâchoire. Je vais être bien défigurée».

Extraits du journal d'A. Meunier (E. Blanc, *op. cit.*, p. 186-189).

Aline Meunier meurt quelques mois après ce terrible accident, le 23 janvier 1915. Elle est enterrée dans le cimetière de son village de naissance, Mont-l'Évêque.

On raconte que de nombreux soldats passèrent par le cimetière pour fleurir la tombe de leur «bienfaitrice».

## Après la bataille

«Glorieuse défaite», le bilan humain des combats est extrêmement lourd pour les différentes unités de la 6<sup>e</sup> armée française. Il l'est particulièrement pour le 317<sup>e</sup> régiment, qui a connu de très lourdes pertes à Droizelles mais aussi à Nanteuil-le-Haudouin et autour de Boissy-Fresnoy.

Ce régiment est véritablement décimé en une seule journée. On compte, au soir de la bataille, 52 tués, 206 blessés et 155 disparus<sup>37</sup>. A la mobilisation, le 317<sup>e</sup> R.I. comptait deux bataillons (5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup>) soit plus de 2 200 hommes ; en une seule journée, 413 de ces hommes sont mis hors de combat, soit près d'un sur cinq.

Autour de Droizelles et à la queue des Pierrots à Versigny, les cadavres jonchent le champ de bataille. Les affrontements ont été rudes dans le Valois pendant quatre jours. Des milliers de soldats ont trouvé la mort lors de ce que l'on appelle désormais «la bataille de l'Ourcq». D'un côté comme de l'autre, les blessés n'ont pas toujours pu être secourus et agonisent parfois jours et nuits derrière une meule ou dans un fossé.

Les régiments français ont regagné le terrain mais n'ont guère le temps de procéder au nettoyage du champ de bataille, c'est-à-dire au ramassage, à l'identification et à l'enterrement de leurs camarades tombés à leurs côtés et de leurs ennemis. Cette funeste tâche est généralement confiée aux régiments de territoriaux, ces mobilisés quadragénaires surnommés les «pépères».

Dans les jours qui suivent, c'est la population qui prend les choses en main avant de recevoir l'aide précieuse du 87<sup>e</sup> R.I.T<sup>38</sup>. Parmi les habitants qui s'occupent de l'inhumation des soldats tombés dans la région de Nanteuil, un d'entre eux dirige les opérations et consigne toutes les informations sur les cadavres afin de permettre, autant que possible, de les identifier : Ernest Corbie. Ce notable de 72 ans est l'administrateur de l'hôpital de Nanteuil. Il procède aux inhumations muni de son carnet de notes.

37. D'après le décompte fait dans le *Journal des Marches et Opérations* (JMO) du 317<sup>e</sup> régiment d'infanterie (Service historique de la Défense, cote 26 N 748-6). Un bilan précis des pertes est impossible à établir. Parmi les blessés du 9 septembre, certains moururent dans les jours, semaines ou mois suivant les combats alors que d'autres purent s'en sortir et durent souvent retrouver le chemin du front. Parmi les nombreux disparus au soir du combat, certains avaient en réalité été faits prisonniers par les Allemands.

38. Le *Journal des Marches et Opérations* (JMO) du 87<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale (SHD cote 26 N 792) est riche d'informations sur les opérations d'«assainissement» des champs de bataille.

## Les Allemands sont partis ! De la Marne à l'Aisne...

Malgré ce qu'en pensait, au soir des combats, l'artilleur Paul Lintier (voir la page 21), la retraite allemande à partir du 10 septembre 1914 n'entraîne pas la libération entière du territoire national.

Loin d'être une complète débâcle, le repli des forces allemandes se passe en bon ordre et celles-ci réussissent à établir, au nord de la vallée de l'Aisne, une ligne organisée de défenses. C'est le début de la guerre de position et de l'enterrement dans les tranchées et les carrières. La guerre est loin d'être finie...

**DUBOIS (Edouard-Maurice)**, né à Sablé, le 20 septembre 1885, d'Edouard Dubois et de Marie Lelong.  
Il avait fait son congé au Mans, au 117<sup>e</sup> d'infanterie.  
Négociant très estimé, M. Dubois était associé avec son frère pour le commerce du charbon et du fer.  
Mobilisé le 8 août 1914, il alla retrouver au Mans son ancien régiment avec lequel il fit la campagne de Belgique.  
Au mois de septembre de la même année, il fut blessé grièvement à Nanteuil-le-Haudouin (Oise). Sept balles de mitrailleuse lui avaient brisé le bassin et le haut de la cuisse. Prisonnier des allemands pendant deux jours et laissé sans soins, le pauvre blessé était bien affaibli quand il fut recueilli par l'ambulance française.  
Evacué vers les régions de l'Ouest, il fut descendu à la Loupe, parce que son état de faiblesse ne lui permettait pas de supporter un plus long voyage. Il fut ensuite envoyé à l'Hôtel-Dieu de Chartres où il dut subir trois douloureuses opérations en un mois. La science et les bons soins furent impuissants à écarter la gangrène et le tétanos. Et, le 10 février 1915, après avoir reçu les sacrements, M. Dubois mourait au milieu d'atroces souffrances.

Le cas d'un soldat très grièvement blessé durant les combats du 9 septembre et mort, plusieurs mois après, des suites de ses blessures. (in Almire Belin, *op. cit.*, p. 310).

**PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.**

Nom Dubois  
Prénoms Edouard Maurice  
Grade 2<sup>e</sup> classe  
Corps 117<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie  
N<sup>o</sup> 11.698 au Corps. — Cl. 1905  
Matricule. 1285 au Recrutement du Mans  
Mort pour la France le 10 février 1915  
à l'Hôtel d'officiers Charles Coue et son  
Genre de mort Blessures de guerre  
Né le 20 septembre 1885  
à Sablé Département Sarthe  
Arr<sup>e</sup> municipal (p<sup>r</sup> Paris et Lyon),  
à défaut rue et N<sup>o</sup>.  
Jugement rendu le 10/2  
par le Tribunal de Sablé d'acte de décès  
acte ou jugement transcrit le envoyé au Mans  
de Sablé (Sarthe)  
N<sup>o</sup> du registre d'état civil 11. Février 1915

Fiche «Mort pour la France» d'Edouard Maurice Dubois.

## Ernest Constant Corbie (1842-1924)

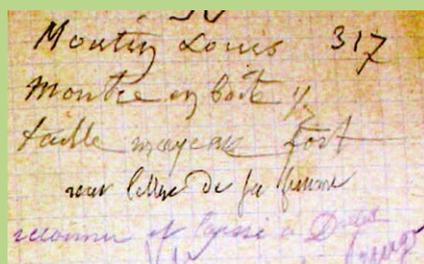


Cultivateur originaire de Silly-le-Long, à quelques kilomètres de Nanteuil-le-Haudouin, Ernest Constant Corbie s'est installé quelques années avant la guerre à Nanteuil où il est devenu administrateur de l'hôpital. Ce propriétaire agricole est

un érudit qui appartient depuis un demi-siècle à la Société d'histoire et d'archéologie de Senlis dont il est un des derniers membres fondateurs encore vivant. Il mène des recherches importantes sur les ruines gallo-romaines de Champlieu et les vestiges découverts à Saint-Sauveur dans la forêt de Compiègne. Particulièrement attaché à l'histoire locale, il accumule un grand nombre de documents ayant trait à l'histoire de Nanteuil et du Valois sans toutefois les publier.

A partir du mois d'octobre et jusqu'au mois de mai 1915, Ernest Constant Corbie, accompagné de quelques habitants souvent âgés eux aussi, les autres étant mobilisés, décide de se lancer dans une tâche aussi funeste qu'honorable : identifier les corps des soldats tombés pendant la bataille et restés anonymes. Dans un carnet, il consigne méthodiquement toutes les informations physiques et vestimentaires permettant une éventuelle identification des cadavres en décomposition ou déjà décharnés. Il entretient une intense correspondance avec les familles des disparus restées sans nouvelles mais alertées par la presse de l'activité de cet homme.

Il s'éteint le 3 septembre 1924, à l'âge de 82 ans, dix ans, quasiment jour pour jour, après les faits qu'il a consignés dans son précieux carnet.



Extrait du carnet de notes d'Ernest Corbie. On peut y lire ses notes concernant le soldat Louis Moutin du 317<sup>e</sup> R.I., mort à Droizelles le 9 septembre 1914. On note qu'il avait sur lui au moment de sa mort une montre en boîte. Son corps fut reconnu par un membre de sa famille et laissé à Droizelles.

Fonds Ernest Corbie, Archives départementales de l'Oise (cote 80J3). Photographie d'Ernest Corbie issue de : Abbé Conen, *Livre d'or de l'Institution Saint-Vincent, 1914-1919*, Senlis, 1921, p. 25.

Les soldats identifiés voient leur nom inscrit sur une croix plantée au milieu d'autres, sur des terrains privés sur lesquels des combats se déroulèrent ou dans les cimetières des villages. Les inconnus sont l'objet d'une fouille précise pour permettre une éventuelle identification postérieure ; dentition, cicatrices, effets personnels sont consignés minutieusement. Les Allemands sont traités avec tout le respect dû aux combattants mais les sépultures sont collectives et des bûchers sont organisés. Cependant, il n'en existe à ce jour que très peu de témoignages pour le Valois<sup>39</sup>.

L'abnégation d'Ernest Corbie permet l'identification de nombreux corps. Il contacte les familles qui viennent parfois lui rendre visite pour procéder à de douloureuses exhumations en présence des veuves ou des mères.

Les corps se trouvant sur des propriétés privées, notamment sur des parcelles agricoles, sont progressivement regroupés dans les cimetières locaux. Ainsi, en février 1915, Joseph Bacot demande-t-il au préfet et aux autorités militaires l'autorisation de procéder au déplacement des 32 corps de soldats français et de ceux des 9 Allemands qui reposent sur ses terres. Il obtient satisfaction grâce à l'appui du sénateur Cuvinot<sup>40</sup>. Dans les mois et années qui suivent, les exhumations et déplacements de corps se poursuivent.

39. Pierre L'Ermite, dans ses *Visions aiguës de la guerre* (1922), évoque toutefois la présence d'un bûcher dans les environs d'Acy-en-Multien (p. 16-18).

40. Archives départementales de l'Oise, Administration communale - Versigny, cote 2 OP 25175.

«Madame Risquetout» participe à la funeste tâche de l'ensevelissement des soldats morts autour de Droizelles (*La jeune France, Histoire illustrée de la guerre 1914-1915*, n° 26, 5 septembre 1915, Gallica, BnF).



Rappelons que jusqu'en 1920, les familles n'avaient pas le droit de ramener chez elles les corps des soldats morts dans la zone des Armées.

Louis Moutin repose toujours à Droizelles, dans le carré militaire derrière l'église. Une erreur s'est cependant glissée sur sa tombe, l'appelant Martin ou lieu de Moutin.

Après la fin de la guerre, les sépultures sont rassemblées dans la nécropole militaire de Senlis, les cimetières de Versigny, de Droizelles et de Nanteuil ; d'autres sont réclamées par les familles et regagnent la Sarthe et ses environs.

Sur les 58 hommes du 317<sup>e</sup> R.I. morts à Droizelles<sup>41</sup>, un soldat, Ernest Savary, est inhumé dans le cimetière de Versigny. Dix autres soldats, accompagnés de leur capitaine Casimir Paradis, reposent dans le carré militaire situé à l'arrière de l'église de Droizelles. Cinq soldats se trouvent dans le cimetière de Nanteuil-le-Haudouin, tandis que sept autres enfin se trouvent dans la Nécropole nationale de Senlis.

## Conclusion

La commune de Versigny (et ses hameaux) connaît une situation à l'image de ce mois de septembre 1914 dans le Valois. En effet, elle est témoin de la retraite britannique qui participe au repli stratégique des armées de l'Entente, de l'invasion allemande et de son cortège de pillages et d'exactions, de l'occupation mais également des combats meurtriers et très importants de la bataille de l'Ourcq.

Les combats quittent le Valois après la victoire de la Marne mais, comme pour les autres communes, la guerre ne quitte pas Versigny en 1914. Située dans la zone des armées (à l'arrière immédiat d'un front situé à une quarantaine de kilomètres), elle accueille tout au long du conflit de nombreux cantonnements d'unités. Le château du comte de Kersaint sert, comme il l'avait déjà fait en 1914, de siège pour des états-majors, cette fois-ci français. Entre juin et juillet 1918, le général Mangin, alors à la tête de la X<sup>e</sup> armée, y prépare ainsi une importante offensive entre l'Oise et l'Ourcq qui fera partie des contre-attaques alliées de la deuxième bataille de la Marne (été 1918).

Pour en revenir à l'histoire authentique d'Alice Meunier, fermière de Lessart, celle-ci décède probablement des suites d'un accident en 1915. Son mari, Jean Meunier, reste au 13<sup>e</sup> régiment territorial jusqu'en novembre 1915. Il est ensuite affecté dans plusieurs régiments participant directement aux combats. Après une blessure qui l'éloigne du front en 1918, il est finalement démobilisé en janvier 1919 et peut enfin rejoindre sa ferme<sup>42</sup>.

41. Un décompte fiable et précis n'est pas possible. Les dernières recherches font cependant penser que 58 soldats du régiment sarthois sont morts à Versigny et dans ses hameaux le 9 septembre, au lieu des 56 indiqués sur la plaque inaugurée le 27 septembre 2014.

42. Source : fiche matricule de Jean Meunier, Archives départementales de l'Oise. Devenu conseiller municipal de la commune, il décède en 1935 et repose au cimetière de Versigny.

La stèle dévoilée au centre du hameau de Droizelles, rappelant le sacrifice des soldats du 317<sup>e</sup> R.I. lors des combats du 9 septembre 1914.



(Photo : «ceuxde2014»).

A l'initiative d'Olivier Delorme, agriculteur à Droizelles et conseiller municipal de Versigny, une plaque a été dévoilée le 27 septembre 2014 en présence des élus et du maire Guy-Pierre de Kersaint. Apposée sur une roche prise sur le champ de bataille, la plaque rappelle le sacrifice des soldats du 317<sup>e</sup> R.I. morts à Droizelles durant les âpres combats du 9 septembre 1914.

Devant les représentants des anciens combattants, les pompiers et les militaires de la base aérienne de Creil, des élèves du club «Ceux de 2014»<sup>43</sup> ainsi que des élèves de l'école primaire de Versigny ont lu les noms des soldats ainsi qu'un extrait d'un poème rappelant la dureté des combats (voir la page suivante).

La cérémonie a pris fin après une minute de silence et la Marseillaise, tandis qu'un avion de la base militaire de Creil survolait le hameau.



Le carré militaire situé derrière l'église de Droizelles. Il accueille les corps de dix soldats du 317<sup>e</sup> R.I., ainsi que celui de leur capitaine, Casimir Paradis (première tombe à gauche). (Photo : «ceuxde2014»).

43. Le club pédagogique «Ceux de 2014», créé dans le cadre des commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale, rassemble des élèves de trois collèges du Valois, le collège Marcel Pagnol de Betz, le collège Jean de La Fontaine de Crépy-en-Valois et le collège Guillaume Cale de Nanteuil-le-Haudouin.

## Sur le bord de la route

Poème d'André Langrand, Pharmacien-Major,  
8 février 1918<sup>44</sup>

Ils sont tombés, un soir de tragique hécatombe,  
Sur le bord de la route, au penchant du vallon,  
Et depuis, dans l'enclos que limite un sillon,  
Ils sont là, côte à côte, alignés dans leur tombe  
Et la face tournée au ciel, mais vers le Nord,  
Comme s'ils regardaient, en dépit de la mort,  
Avec les feux éteints de leurs orbites creuses  
Où demeure l'effroi de visions affreuses,  
La fuite, par delà les bois et les ravins,  
De ceux qu'ils culbutaient à quinze contre vingt !

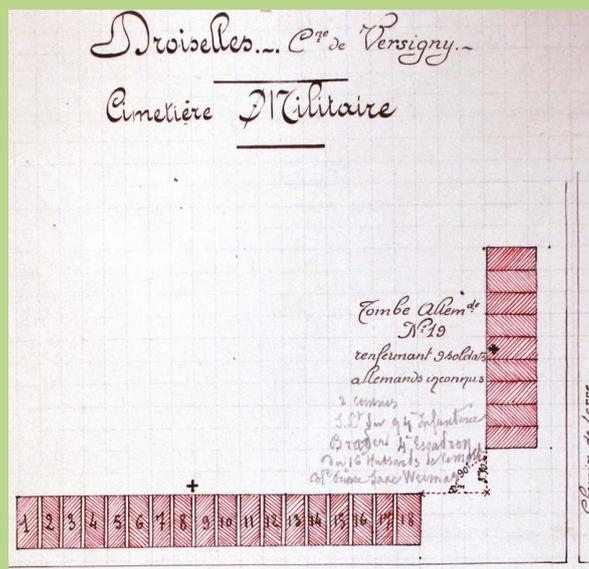
Ils sont là, reposant sur la terre crayeuse  
Que couvre le pavot, l'herbe, la scabieuse,  
Et, sous l'humble croix blanche, inconnus la plupart !  
Pourtant voici des noms lisibles, par hasard,  
Leroy, Naveau, Lamy... Mais, après tout, qu'importe  
Un signe qui s'efface et que le temps emporte...  
O morts de l'an quatorze, héros victorieux,  
Que vit tomber septembre, en ses jours glorieux,  
Vous qui, sans défaillir, dans l'énorme bataille,  
Pour notre France, avez marché sous la mitraille,  
Combattu nuit et jour sous l'enfer du canon,  
Qui, sommés de vous rendre, avez répondu : « Non ! »  
Soldats obscurs, en qui la Victoire s'incarne,  
Devant l'éternité, vous avez même nom :  
Vous êtes les vainqueurs augustes de « La Marne » !

[...]

Le hameau vous honore. En passant devant vous,  
Toute femme se signe et se met à genoux  
Et l'enfant, dont le cœur à votre culte s'ouvre,  
Voyant devant vos croix s'incliner les vieillards,  
S'arrête tout à coup, cesse ses jeux criards,  
Baisse son front, et, grave, se découvre...

O morts chers à la terre et plus chers à nos cœurs,  
Combattants inconnus, anonymes vainqueurs,  
Dormez, le front nimbé d'une gloire immortelle,  
Dormez près du chemin, dans ce champ de Droiselle,  
Au bord de ce sillon gorgé de votre sang.  
Dès l'aube, chaque jour, le disque éblouissant,  
Au sortir du vallon, vous fait une auréole,  
Et, le soir, lorsque tombe une clarté plus molle,  
L'ombre du vieux clocher, gravissant le coteau,  
Vous couvre lentement d'un fraternel manteau !...

44. Cité dans : Léon-Gabriel Toraude, *Revue moderne de pharmacie*, juillet-août 1918, p. 101-103.



Plan du cimetière militaire provisoire situé le long d'un champ à Droiselles.

Les corps des soldats français seront d'abord transportés dans le cimetière du hameau avant d'être emmenés vers la nécropole nationale de Senlis. On ne sait pas ce qu'il advint alors des corps des soldats allemands.

Source : Archives départementales de l'Oise, Fonds Corbie, cote 80J3.

L'«enclos que limite un sillon» dont parle André Langrand dans son poème correspond à une série de tombes provisoires situées le long d'une route, sur une parcelle appartenant à Joseph Baco.



Cartes postales : coll. part.

A côté de dix-huit tombes françaises individuelles se trouvait également une tombe collective allemande renfermant les corps de neuf soldats. On remarquera d'ailleurs que sur la carte postale de l'époque (ci-dessus), le photographe a choisi d'ignorer la tombe allemande et n'a cadré que les tombes françaises.

On aperçoit cependant cette tombe collective sur la carte-photo ci-dessous, indiquée par la présence d'une grande croix à droite.



**Liste des 58 soldats du 317<sup>e</sup> régiment d'infanterie  
morts à Versigny et à Droizelles le 9 septembre 1914 :**

<b>ARRIBAT</b>	<b>LE ROY Henri</b>
<b>ALLAIN Henri</b>	<b>LESAIVE Auguste</b>
<b>AUBERT Victor</b>	<b>LETISSIER Alfred</b>
<b>BELGURE Joseph</b>	<b>LIGER Louis</b>
<b>BOULON Gaston</b>	<b>LORET Alphonse</b>
<b>BOURIEN Louis</b>	<b>LORGUEILLEUX Alphonse</b>
<b>BRARD Jules</b>	<b>MARCHAND Georges</b>
<b>BRANCHU Emile</b>	<b>MARGAT Jean-Louis</b>
<b>CAILLAUX Auguste</b>	<b>MARTINEAU Edmond</b>
<b>CHANTEAU Isidore</b>	<b>MEAR Jules</b>
<b>CHEVREUX Charles</b>	<b>MOIRE René</b>
<b>CHOZE Georges</b>	<b>MORTIER Georges</b>
<b>COLLET Jean-Marie</b>	<b>MOUAZE Gustave</b>
<b>CORNILLE Louis</b>	<b>MOUTIN Louis</b>
<b>DAGONEAU Auguste</b>	<b>NAVEAU Georges</b>
<b>DORE Henry</b>	<b>NITSESE Henri</b>
<b>ERMENAULT Georges</b>	<b>PAITEL Pierre</b>
<b>FOULARD Alphonse</b>	<b>PARADIS Casimir</b>
<b>GAUTIER Henri</b>	<b>RICHER Gaston</b>
<b>GENDRON Victor</b>	<b>RIVAL Henri</b>
<b>GODEST Almire</b>	<b>ROBERT Julien</b>
<b>GUIBERT Maurice</b>	<b>ROBILLARD Joseph</b>
<b>GUITTER Fernand</b>	<b>ROCHE Clément</b>
<b>GUY Henry</b>	<b>ROUSSEAU Pierre</b>
<b>HUREAU Marcel</b>	<b>SAVARY Ernest</b>
<b>JOUBERT Alphonse</b>	<b>SEITIER Joseph</b>
<b>LAMY Victor</b>	<b>TOUCHON Ernest</b>
<b>LANDEAU Raphael</b>	<b>VIGNIER Armand</b>
<b>LEPINE Alfred</b>	<b>WIMPHEN Georges</b>

Créée en 1985 pour soutenir les importantes fouilles archéologiques à Nanteuil-le-Haudouin, l'Association Histoire et Archéologie œuvre depuis plus de trois décennies à la sauvegarde du patrimoine local et à la transmission de la mémoire. Très active dans le cadre des commémorations des deux guerres mondiales depuis quelques années, l'Association veille à ce que ses champs de recherches et ses publications soient les plus variés possibles, tant dans les époques que dans les espaces étudiés avec la volonté de les rendre accessibles à tous.